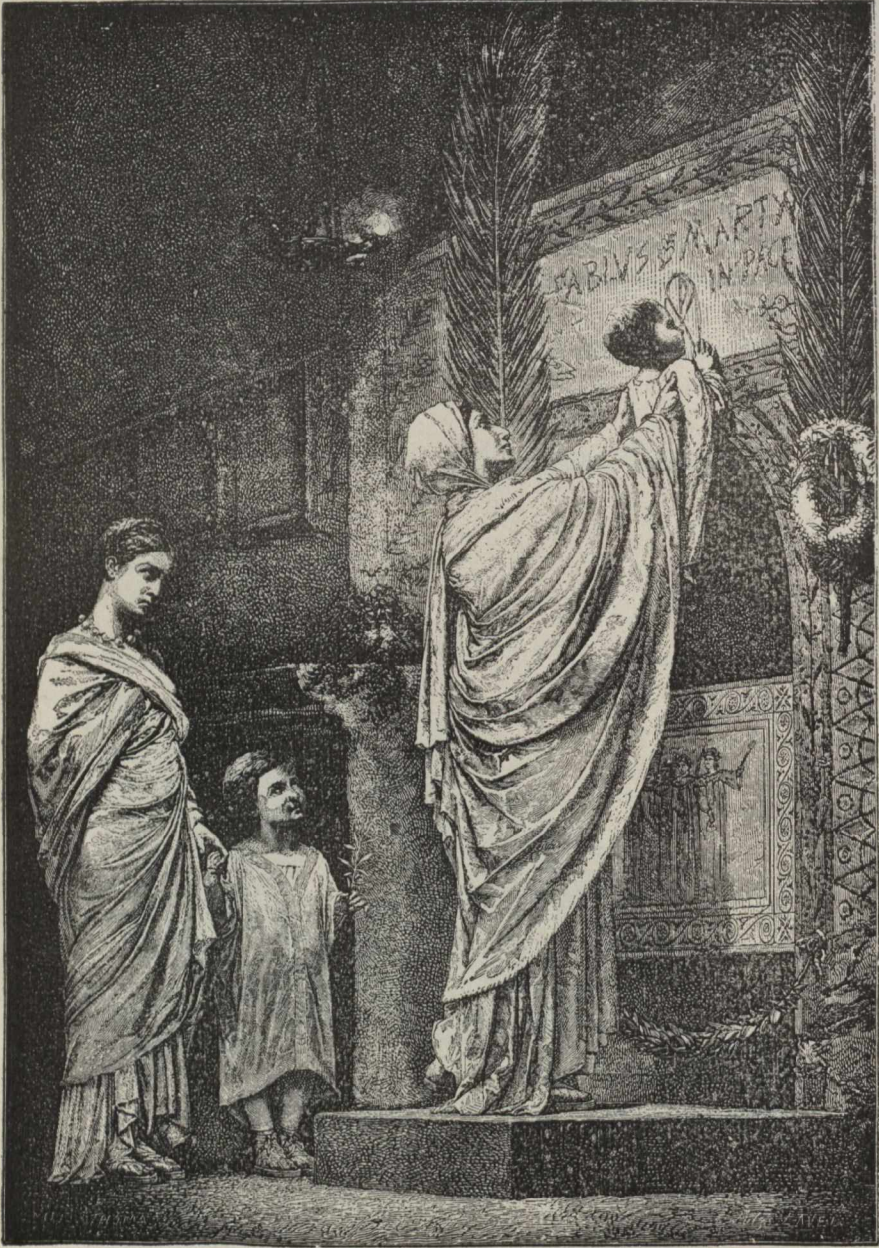




AOUT. — 1904.



La Veuve du Martyr, par Carl Becker.



L'ÉLÉMENT FRANÇAIS AU NORD-OUEST

VOYAGEURS CANADIENS-FRANÇAIS ET MÉTIS

1763 - 1870



LES nations comme les individus, ont reçu dans le plan divin, une mission spéciale qui constitue leur raison d'être et détermine la voie qu'elles doivent suivre et le milieu dans lequel elles doivent exercer leur action. Leur gloire et leur bonheur dépendent précisément de leur fidélité à remplir la tâche qui leur est confiée et de leur correspondance généreuse à l'appel qui leur est fait.

Elles font alors harmonie avec le concert admirable qui règne dans toutes les œuvres sorties des mains de Dieu. C'est à ce point de vue supérieur, qu'il convient de considérer les Canadiens-Français, qui furent les premiers à se fixer au Nord-Ouest et devinrent les souches des Métis. Ils furent les instruments inconscients, dont se servit la Providence, pour préparer les voies aux Missionnaires et disposer les Aborigènes à recevoir les lumières de la foi.

Sortis du sein de nos familles les plus honorables de la

province de Québec, ces modestes et pauvres voyageurs, la plupart à la solde des compagnies de traite qui se disputaient les pelleteries de ces immenses solitudes, méritent toutes nos sympathies et notre affectueuse sollicitude. Ces oubliés de l'histoire se réclament de notre sang et l'effacement actuel de leurs descendants, au milieu des transformations sociales qu'une civilisation plus avancée a produites, ne sauraient nous faire oublier les services qu'ils ont rendus à la cause catholique et française au Nord-Ouest.

La monographie d'un grand nombre de ces aventuriers, offrirait un intérêt particulier et fournirait souvent le thème d'un drame émouvant.

Pour un esprit inventif, disposé à enchérir sur les faits vécus, il y aurait là toute une mine à exploiter, pour nos romanciers. Il se présente toutefois, une œuvre plus sérieuse à accomplir, en restant dans le domaine des réalités.

Que n'avons-nous un Tanguay de l'Ouest, qui referait la chaîne des familles Métisses, jusqu'à leur berceau dans la province de Québec?

Dans la plupart des cas, on trouverait le premier anneau, je veux dire, le sang canadien-français, sans alliage, dans la personne du grand-père !

Ce n'est que par exception qu'il faudrait remonter jusqu'au bisaïeul, pour quelques rares familles. Mgr Taché qui pouvait se vanter d'avoir connu tous les enfants de nos prairies, avait toujours espéré, au soir de sa vie, trouver quelques loisirs pour rédiger des mémoires sur ce petit peuple, qui lui tenait tant au cœur. La mort l'a enlevé, avant qu'il ait pu mettre ce projet à exécution, emportant avec lui tous ses secrets.

Il restait encore, jusqu'en 1902, un homme de bien, instruit et très renseigné sur ce point, qui aurait pu entreprendre ce travail. Je veux parler de l'excellent M. Roger Goulet, arpenteur de Manitoba et ex-membre du Conseil

d'Assiniboïa. J'avais promis d'être son secrétaire. Quelques mois après, il s'éteignait doucement, regretté de tous ceux qui l'avaient connu. Il est probable que cette perte est irréparable. Je ne connais personne assez bien outillé, pour pouvoir se reconnaître dans le labyrinthe des multiples alliances de ce peuple, et mener à bonne fin un travail de ce genre.

On constate qu'autrefois, comme les familles Métisses étaient peu nombreuses, lorsqu'il y avait plusieurs filles dans la même famille, les frères du nouveau marié faisaient maison nette. Tant qu'il restait des sœurs de leur belle-sœur, il fallait les marier. Aussi, les liens qui unissent les familles Métisses sont-ils multiples et se croisent-ils en tous sens. Dans l'impossibilité où nous sommes de reconstituer les éléments épars de cette histoire, nous pouvons, du moins, présenter les traits saillants des premiers Canadiens-Français au Nord-Ouest et donner sommairement une vue d'ensemble de ce que furent leurs descendants et du rôle prépondérant qu'ils ont joué naguères. Nous verrons également, qu'un grand nombre d'entr'eux sont parvenus à des postes de confiance et d'honneur. Ces premiers représentants de l'éléments français au Nord-Ouest, n'ont pas été que de simples hommes de peine ou d'obscurs canotiers, comme on est en général porté à le croire. Il importe de détruire au plus tôt cette erreur trop répandue. A vrai dire, on est surpris au contraire de constater la proportion considérable d'entr'eux, qui sans autre protection que leur propre mérite, devinrent facteurs, traites, chefs de postes, etc.

La liste que je donne à la fin de ce travail confirme ce que j'avance et se passe de commentaires.

Les premières unions des voyageurs canadiens-français avec les femmes du pays, ne datent que de l'organisation de la Cie du Nord-Ouest (1784). Avant cette époque, les traiteurs ne faisaient que passer rapidement à travers les prairies, s'arrêtant juste à temps pour amasser les ballots de pelleteries que leur apportaient les aborigènes. Les quelques rares hivernants se hâtaient, au petit printemps, d'emporter leurs trésors dans l'Est et de jouir, au sein de l'opulence, des cruelles privations souffertes pendant leur absence. Les écrivains qui veulent que l'origine des Métis soit contemporaine de la découverte du pays, commettent une erreur tellement évidente, qu'elle n'offre le champ à aucune discussion sérieuse. Une telle assertion, purement spéculative, ne saurait un instant tenir debout devant les données certaines de l'histoire.

Les compagnies de la Baie d'Hudson et du Nord-Ouest, entrèrent en rivalité en 1784 et se firent une guerre à mort jusqu'en 1821. Leurs employés se répandirent sur tous les coins de l'Ouest, volant à la conquête des fourrures. Nous ne sommes donc pas laissés dans l'obscurité, au sujet de l'origine des Métis. Les renseignements abondent et tous les témoignages s'accordent à placer à la fin du 18^e siècle le berceau de cette nation. Qu'avant cette époque, des unions fugitives aient pu donner naissance à quelques individus de sang mêlé, la chose est bien possible et même assez probable. Ces faits isolés et exceptionnels, qui ne constituent que des quantités négligeables, n'ont aucun point de soudure avec la population Métisse.

La sauvagerie a résorbé ces pauvres êtres, qui ont suivi leur mère sous la loge.

On a prétendu que des voyageurs, épris de la vie nomade et facile des Aborigènes, séduits par le charme poétique de cette existence sans contrainte, sous la feuillée des forêts vierges ou sur la plage de nos lacs battue par les flots rêveurs, ont renoncé pour toujours à la civilisation et épousé la sauvagerie.

Cette hypothèse, sans être invraisemblable, manque de preuves, comme point d'appui. L'histoire est mortelle aux rêves de l'imagination. On ne retrouve, dans nos archives nationales, aucune indication qui autorise semblable affirmation. La tradition Indienne, consultée sur ce point, n'est pas de nature à encourager les tenants de cette opinion. On a cité toutefois une exception, qu'en toute justice je dois consigner; c'est le cas de Florimeau (Fleurimont suivant certains écrivains). Les renseignements recueillis à son sujet sont si vagues, qu'on ne saurait, avec aucun degré de certitude, fixer la date de sa naissance.

Tout ce que nous savons, c'est qu'en 1800, il était déjà âgé et résidait au lac du Diable, où il était considéré comme un des chefs les plus distingués de la nation Siousse. Son père était Français et sa mère Siousse. Il se rendit avec son père à Montréal, à l'âge de 12 ans, dans le but de s'instruire. Il avait à peine appris à lire et écrire qu'il retourna au Dakota, pour ne plus le quitter. "Je ne puis vivre loin de mes prairies" disait-il à ceux qui voulaient le retenir à Montréal, pour y poursuivre ses études. Le père de Florimeau, ou peut-être mieux Fleurimont, accompagnait-il La Perrière ou Linctot ou encore Le Gardeur de St-Pierre, au fort de Beauharnois de 1727 à 1737? La chose est bien possible. Mais dans tous les cas, ce n'est qu'une hypothèse.

La présence de chevelure blonde et d'yeux bleus dans certains camps sauvages, remarquée au commencement du 19e siècle, a été considérée par quelques écrivains, comme un phénomène troublant et qui évoquait l'idée d'union avec des blancs, à une époque fort éloignée. Pas n'était besoin, ce nous semble, de remonter bien haut, pour retrouver la source empoisonnée.

S'il faut parler clairement, j'ajouterai que je ne puis comprendre cette persistance à vouloir accrocher au régime de la France, semblables misères et en faire peser la

responsabilité sur la galanterie française, pour me servir d'un euphémisme. Je suis bien prêt à rendre hommage à l'honorabilité de caractère des autres races, et à les entourer de mon respect. D'un autre côté, j'ai bien le droit de réclamer les mêmes droits pour la mienne. Les explorateurs français étaient des hommes d'honneur, qui étaient accompagnés de saints missionnaires. Une sévère discipline empêchait la licence des mœurs et interdisait la vente des liqueurs enivrantes.

D'ailleurs, les employés étaient toujours en mouvement et voyageaient en bandes nombreuses, au milieu de tribus qu'ils ne connaissaient que de la veille.

Il en fut bien autrement avec les traiteurs, qui visitèrent le pays après la cession. Ils firent souvent la traite sur des barils de rhum et on sait à quelles orgies peut se livrer le sang sauvage, fouetté par le feu alcoolique. Ces quelques renseignements suffisent pour réfuter la calomnie, qu'on se plaît trop souvent à répéter à notre endroit.
Cuique suum.

La domination française au Nord-Ouest, commence avec M. de Noyon, qui vers 1688, se rendit jusqu'à la rivière La Pluie. On arrive ensuite à La Vérendrye dont les explorations couvrent une période qui s'étend de 1731 à 1750. Messieurs de Noyelles, LeGardeur de Saint-Pierre et St-Luc de la Corne lui succédèrent et en 1755 les Français abandonnèrent l'Ouest.

Le régime français s'arrête à cette date. Les sauvages toutefois n'oublièrent pas complètement les enseignements qu'ils avaient reçus des PP. Coquart et La Morinie, qui les visitèrent en 1743-4 et 1750-1751. C'est ainsi que D. W. Harmon dans son journal publié en 1820 (pp. 53-139) rapporte qu'en 1800, il rencontra sur la rivière Souris et

au fort Dauphin, des sauvages qui récitaient encore en français des prières qu'ils prétendaient avoir apprises de ces Missionnaires. Carver rapporte également avoir constaté la même chose sur la rivière Souris.

Pendant 15 ans, l'Ouest cessa d'être visité par les blancs et les sauvages reprirent le chemin de la baie d'Hudson pour y porter leurs fourrures.

Thomas Curry fut le premier à pénétrer de nouveau dans cette contrée. En 1770, il se rendit au fort Bourbon. Il trouva les loges des sauvages chargées de pelleteries, qu'ils négligeaient à cause de la longue distance à parcourir, pour les transporter au fort York. Curry n'eut, pour ainsi dire, qu'à se présenter pour charger ses canots. Il se hâta de retourner à Montréal avec cette riche moisson. Ses profits furent tels, que ce seul voyage lui permit de se retirer d'affaires.

L'année suivante (1771) James Finlay poussa jusqu'au fort La Corne, à quelques milles à l'est de la fourche de la Saskatchewan.

En 1772, Joseph Frobisher atteignit la rivière Churchill et attendit à l'embouchure de la rivière Pélican, sur une pointe de terre en forme de coude, à la rencontre de ces deux rivières, la flottille des canots sauvages qui apportaient à la baie d'Hudson les précieuses fourrures des grands lacs du Nord. Les sauvages furent très étonnés de rencontrer un traiteur sur leur chemin.

A cette époque, le voyage de la rivière McKenzie au fort Churchill durait sept mois.

Enchantés de pouvoir vendre leurs fourrures, sans avoir à parcourir encore des centaines de milles, pour se rendre jusqu'à la baie, ils les livrèrent toutes à Frobisher, qui du coup fit une fortune. Ne pouvant transporter les produits de sa traite, avec les canots qu'il avait à sa disposition, il fut obligé de construire un petit poste, pour les mettre à l'abri, jusqu'au printemps suivant. Ce poste fut connu

depuis sous le nom de "Fort la Traite" en souvenir de cet événement. Thomas Frobisher, frère du précédent, visita l'année suivante (1773) le fort La Traite et fonda un poste nouveau à l'Île-à-la-Crosse. La Cie de la Baie d'Hudson voyant que les Frobisher lui coupaient les vivres et interceptaient les fourrures, se décida à pénétrer dans l'intérieur. Samuel Hearne, un de ses officiers, vint fonder le fort Cumberland en 1774.

En 1775 les deux Frobisher, J.-Bte Cadotte, Alex. Henry et Peter Pond formèrent une société pour exploiter les fourrures de l'Ouest. Cinq ans après, la plupart des traiteurs hivernaient sur la rivière Saskatchewan, près de la Montagne de l'Aigle. Ils eurent le malheur de donner de la boisson aux sauvages et naturellement de graves désordres en furent la conséquence. La mort accidentelle d'un chef fit éclater le mécontentement qui existait contre les blancs. Il paraît que l'un de ces traiteurs, pour se débarrasser des importunités de ce chef, lui donna une dose de laudanum un peu forte. Le chef mourut. Les sauvages jurèrent de le venger dans le sang de tous ces nouveaux venus.

Ils assommèrent quelques traiteurs, pendant que les autres cherchaient leur salut dans la fuite. Les sauvages levèrent partout la hache de guerre et résolurent de fermer l'Ouest, lorsqu'en 1781 la petite vérole vint les décimer, emportant des tribus entières. Les rivalités entre les traiteurs avaient été la cause de la révolte des sauvages. Assagis par l'expérience, les traiteurs résolurent de s'entendre et de fonder une association assez puissante pour tenir tête à la Cie de la Baie d'Hudson, qui allait maintenant se mettre sérieusement de la partie. Ce fut l'origine de la Cie du Nord-Ouest. Jusqu'alors les trappeurs n'avaient fait que passer dans le pays. Tout au plus, avaient-ils hiverné quelquefois sur quelques coins isolés du pays.

De ce jour, une ère nouvelle allait s'ouvrir. Cette Cie allait construire dans tout le pays des comptoirs desservis par des officiers résidant en permanence et se prêtant mutuellement secours. Toute une armée de canotiers, d'interprètes, de trappeurs, de coureurs des prairies et des bois, en quête de fourrures, devenait nécessaire pour activer la traite et transporter à travers la chaîne de nos grands lacs, jusqu'à Montréal, les soyeux trésors de l'Ouest.

La Cie du Nord-Ouest, qui avait ses quartiers généraux à Montréal, reconnaissant le courage de bonne trempe et la force d'endurance des Canadiens-Français, s'efforça de recruter ses employés parmi eux et ouvrit des bureaux à cet effet.

Il n'est pas probable qu'aucun de ces pauvres jeunes gens que les commis de la Cie racolèrent par des offres alléchantes, n'avait l'intention de quitter pour toujours la province de Québec.

C'était un simple voyage de trois ans qu'ils entreprenaient, pour revenir ensuite au foyer natal. Un grand nombre pourtant ne devaient jamais quitter l'Ouest. Ils devinrent les souches des familles Métisses que nous comptons au Manitoba et au Nord-Ouest.

Si on se demande quels furent les motifs qui entraînaient la plupart de ces jeunes Canadiens vers l'Ouest et à quel entraînement étrange ils obéissaient, en désertant les bords enchanteurs du St-Laurent, pour s'enfoncer dans le sein de la sauvagerie, au milieu de déserts si éloignés du clocher natal, nous dirons tout d'abord, que la réponse à cette question échappe à une analyse rigoureuse et offre un champ bien vaste à embrasser. Il suffira de synthétiser les raisons déterminantes, dans la généralité des cas, pour

obtenir au moins une idée d'ensemble. Quelques-uns espéraient économiser leur salaire, tout en voyant bien du pays et pouvoir se préparer ainsi un établissement convenable dans la province de Québec. La majorité de ces voyageurs, se trouvait dans cette catégorie, à leur départ de Lachine. Il convient d'ajouter de suite que le goût des voyages à long cours, dans ces contrées lointaines et inconnues, offrait une amorce alléchante à la jeunesse, éprise de nouveauté et de choses peu banales. Cette soif instinctive des aventures, séduisait les jeunes gens impatientes de suivre les sentiers battus. L'Ouest leur offrait donc un charme séducteur. Plus d'un jeune fils de cultivateur de nos paisibles paroisses, pour se rehausser dans l'estime public et se faire une petite épopée à son profit, dans laquelle il jouerait le rôle de héros principal, signa le contrat d'engagement pour trois ans, avec les bourgeois de la Cie. Escomptant d'avance les joies du retour, il se gaudissait à la pensée de l'émoi qu'il causerait, alors qu'il émerveillerait tous les gens de sa paroisse, par le récit des choses extraordinaires qu'il avait vues dans les pays d'en haut. Au coin du feu, dans les soirées intimes, il se voyait choyé, acclamé, admiré et devenu tout un personnage planant au-dessus de ses rivaux.

A beau mentir qui vient de loin, dit le proverbe, et ma foi! il se promettait peut-être, sinon de donner tout à fait raison au proverbe, au moins de dramatiser les événements plus ou moins extraordinaires auxquels il pourrait être mêlé. Histoire de donner du piquant au récit et d'attirer les regards langoureux des fillettes sur le narrateur.

Sous ce chef, avec quelques variantes, nous pouvons grouper une grosse partie du bataillon des voyageurs de l'Ouest. L'homme est toujours le même, sous tous les climats. La vanité, née au sein de l'Eden, est devenue par la loi de l'atavisme, l'apanage de toute l'humanité. On la retrouve sous l'épiderme de tous les fils d'Adam. En con-

sultant la liste des voyageurs, on remarque que souvent plusieurs membres de la même famille partaient ensemble pour l'Ouest. L'exemple était contagieux. Un Canadien-Français s'engageait à Sorel ou Berthier; son frère qui se trouvait à Trois-Rivières ou Lachine, en apprenant cette nouvelle, se décidait à en faire autant. Le plus souvent, l'un d'eux disait: " Si tu t'engages, je te suis ". Ces frères ou cousins étaient envoyés au même poste d'ordinaire pour commencer, mais ils ne tardaient guères ensuite à être séparés, quelquefois pour ne plus jamais se revoir.

Si, maintenant, nous voulons pénétrer plus avant et scruter les autres motifs additionnels qui ont déterminé ces départs, on se perd dans une foule de prétextes, qui varient presque avec chaque cas. Citons-en quelques-uns, pour démontrer une fois de plus, combien un rien du tout a été souvent l'occasion de conséquences peu en rapport avec la cause. L'un de ces jeunes gens, qui a fait souche à Manitoba, se décida à partir pour la Rivière-Rouge, parce que son père refusa de lui acheter une selle pour un cheval de course. Un autre, tout confus d'avoir vu sa dulcinée lui préférer un rival, incapable de supporter la confusion dont il se croyait couvert au su et vue de toute la paroisse, prit sur-le-champ la résolution de s'éloigner du théâtre de sa défaite, espérant que par son absence, il pourrait faire naître des sentiments d'affection que sa présence avait été impuissante à gagner. Un autre encore eut le malheur un jour de se saturer trop abondamment du jus de la treille. Il avait le vin querelleur et fit toute une scène, un beau dimanche, après vêpres, au grand scandale des paisibles citoyens de son village. Le lendemain, lorsque ses intimes lui eurent appris ses désordres regrettables de la veille, il devint songeur. Il se crut déshonoré. Un mois après, il prenait l'aviron pour le lac Athabasca. Arrêtons-nous ici, car tous ces incidents si variés, qui ont

pesé plus tard si lourdement sur la vie de ces voyageurs, nous entraîneraient trop loin.

Les paroisses d'où sont partis le plus grand nombre des ancêtres des familles Métisses, sont: Sorel, Berthier, Trois-Rivières, Maskinongé, Rivière-du-Loup en haut, Yamachiche, l'Assomption, St-Sulpice, Yamaska, Lachenaie, Lachine et Montréal.

Le district de Québec a fourni relativement peu de voyageurs à la Rivière-Rouge.

Avant de partir, ils signaient un engagement, par devant Notaire, en bonne et due forme, par lequel ils promettaient de quitter Montréal, dans un canot de la Cie, pour aller hiverner dans le pays des sauvages pendant trois ans, *d'aider à porter les canots à trois dans les terres* et d'obéir aux ordres de leurs bourgeois. En retour la Cie s'engageait de leur donner à leur départ, deux couvertes de laine, deux chemises de coton, une brassée de drap, un mouchoir de soie et un autre de coton, trois carottes de tabac, un grand et un petit couteau, une paire de souliers de bœuf et un collier. Ce dernier article avec lequel il devait, hélas! trop souvent faire connaissance durant les portages, l'avertissait assez, que ce n'était pas tout à fait un voyage de plaisir qu'il allait entreprendre.

A vrai dire, le collier a quelque chose d'avalissant, qui évoque trop vivement la pensée de la bête de somme et blesse la dignité humaine.

Quant au salaire, il était exigible, un mois après leur retour à Montréal et variait suivant l'habileté et les aptitudes d'un chacun. Les canotiers du milieu ne recevaient ordinairement que \$200; ceux qui se trouvaient à la proue ou au gouvernail avaient de \$250 à \$300. Le salaire des

interprètes, s'élevait à \$500 ou \$600. D'autres fois, on se contentait de spécifier que les employés recevraient le prix du poste.

Presque tous les interprètes étaient Canadiens-Français. Nos compatriotes parvenaient plus facilement que les Anglais, à comprendre et parler les langues sauvages. C'était un fait reconnu dans le Nord-Ouest. Après l'union des deux compagnies, les salaires furent réduits de moitié.

Dans quelques contrats d'engagement, on trouve des choses fort curieuses. Pour n'en citer qu'une, la Cie s'obligeait envers Joseph Laneville, de St-François, de lui donner à tous les ans, un chien pour aller en *deroine* et un côté de bœuf, pour se faire des souliers. *Aller en deroine* signifie, aller recueillir les fourrures sur le terrain de chasse des sauvages.

La Cie de la Baie d'Hudson exigeait de ses employés de contribuer un pour cent sur leurs gages, pour le fonds des voyageurs. Cette contribution servait à créer une pension pour les vieux employés qui prenaient leur retraite. Les canots de la Cie du Nord-Ouest étaient montés en général par cinq hommes et portaient 300 livres. Ils tiraient dix-huit pouces d'eau et faisaient six milles à l'heure. Quand le vent était favorable, ils parcouraient jusqu'à 8 à 10 milles à l'heure.

Les voyageurs partaient de Lachine pour les pays d'en haut et atteignaient le Rivière-Rouge après 7 à 8 semaines de voyage. Ceux qui se rendaient au lac Athabasca prenaient d'ordinaire 52 jours pour faire le trajet entre ce dernier endroit et le lac La Pluie. Les compagnies de traite distribuaient leurs serviteurs dans les divers postes, échelonnés depuis le lac Supérieur jusqu'aux côtes du Pacifique. Toute cette immense région était divisée en districts, ayant un bourgeois pour chef et une brigade composée de 8 à 12 bateaux portant chacun 8 hommes. Le transport des marchandises de Montréal ou d'Angle-

terre, ainsi que des fourrures données en échange, se faisait par eau.

Les serviteurs des compagnies de traite étaient tenus constamment en haleine, en quête du pelu. Tant que la navigation était possible, ils couraient de grève en grève, approvisionnant les postes d'effets et de pemmican, recueillant en retour les produits de la traite, et distribuant le courrier d'été.

Le courrier d'hiver, quittait les postes du Nord les plus éloignés au mois de novembre et arrivait au Saut-Ste-Marie au mois de mars suivant. L'hiver, ils se rendaient en traîne à chiens, aux endroits de chasse où se trouvaient les camps sauvages et traitaient là sur le territoire de chasse. Ceci eut lieu surtout pendant le temps des rivalités entre les deux compagnies. Après leur union, on se contenta d'attendre les sauvages aux postes. Cette lutte, qui dura de 1784 à 1821, donna lieu à des désordres fort regrettables. Dans certains districts ce fut une véritable orgie, dans laquelle les passions de toutes sortes eurent libre cours. Les haines les plus féroces fomentées et attisées à dessein, par quelques-uns des chefs engendrèrent des actes de violence qui firent répandre le sang. Les serviteurs de chaque compagnie se croyaient tenus en honneur de soutenir les réclamations de leurs bourgeois respectifs et d'épouser leurs querelles. Au moindre prétexte, celui qui avait le poing ferme et des muscles vigoureux, s'efforçait de se distinguer par quelque prouesse, afin de devenir l'Hercule fêté par tous les siens. Les abus de tous genres s'introduisirent à un tel point, qu'au fort Chepewean par exemple, pour ne citer qu'un cas, il était d'habitude de donner à tout sauvage qui se présentait au fort avec des fourrures, un dram de rhum et un morceau de tabac. C'était l'introduction obligatoire. Or, il faut bien remarquer que le fort Chepewean était le plus considérable du département du Nord.

On comprend que l'exemple parti de si haut, se répandait

rapidement dans les autres postes. Les sauvages enivrés se battaient souvent avec la rage de bêtes fauves; parfois ils se tuaient entr'eux, quand ils n'assommaient pas également les blancs.

Malgré ce milieu démoralisant, les Canadiens-Français n'abandonnaient pas leurs pratiques religieuses et soupiraient après la présence de prêtres, pour obtenir les consolations spirituelles dont ils avaient tant besoin. La Cie du Nord-Ouest, pour répondre à leur désir, demanda en 1814, quatre missionnaires pour l'Ouest. Ces pauvres enfants de la province de Québec durent toutefois attendre, jusqu'à l'arrivée de Mgr Provencher et de M. Dumoulin en 1818, avant de voir leurs vœux exaucés.

Un certain nombre de ces voyageurs moururent de misère ou de faim ou tombèrent sous les coups perfides des sauvages. D'autres disparurent, ensevelis sous les vagues écumantes de quelque rapide, perdus au milieu des plages du Nord.

On retrouve encore çà et là, sur les rives de ces contrées inhospitalières, quelques croix ou morceaux de pierre, qui indiquent l'endroit où reposent les restes oubliés d'un fils du Saint-Laurent. Probablement, jamais un parent ou un ami ne viendra déposer sur leur dernière demeure, une larme, un souvenir ou une prière. Ceux qui ne furent pas violemment emportés par quelque catastrophe, expirèrent en général sans avoir une main amie pour fermer leurs yeux. Sans doute, par la pensée, ils se reportaient à leur dernier moment, au lieu béni de leur enfance à l'ombre du foyer paternel où les attendaient peut-être encore, un père courbé sous le poids des ans, ou une mère éplorée qui à tous les soirs demandaient à Dieu, dans leur prière, la consolation de revoir leur cher absent, avant de mourir.

On me demandera peut-être pourquoi ces jeunes gens, après l'expiration du terme de leur engagement, ne reprenaient pas la route de la province de Québec. La réponse que je vais donner ne saurait convenir à tous les cas, mais elle s'applique au plus grand nombre. Ces jeunes gens imprévoyants et parfois prodigues, s'endettaient facilement à la Cie qui leur faisait des avances, s'en rapportant à leur parfaite probité. A l'expiration des trois ans, plusieurs se trouvaient à peu près sans le sou, quand ils n'étaient pas endettés. Ils se décidaient alors à renouveler le premier engagement, afin de solder leur dette et amasser un petit capital, avant leur retour au Canada.

Par un sentiment de vanité facile à comprendre, ils ne pouvaient se résigner à reparaître dans leur village natal, sans pouvoir payer un peu de mine, au moins pour sauver les apparences. On devine le reste.

Au bout de six ans, ils n'étaient pas plus riches qu'à leur arrivée. A vrai dire, ils ne recevaient pas un salaire qui leur permettait de devenir millionnaires. Alors, l'idée du retour commençait à s'effacer et à s'entourer des nuages de l'indécision. On remettait à plus tard, sans trop savoir quand. Pendant ce temps-là, le goût des voyages et des courses continuelles prenait un tel empire sur eux, qu'il devenait un véritable besoin. Formés à ces habitudes nomades, il leur semblait que les travaux paisibles des champs seraient désormais pour eux un fardeau impossible à supporter. Ils finissaient par épouser une femme du pays et par se fixer par là même pour toujours dans le Nord-Ouest.

Telle n'est pas toutefois, l'histoire de la majorité de ces voyageurs. Ce ne fut que le petit nombre qui prit racine dans cette nouvelle patrie; les autres tôt ou tard, las de cette dure existence, furent bien aises de rentrer au foyer natal. Quelques-uns, mais ils ne constituent que de rares exceptions, après s'être unis à des sauvagesses, et amassé

quelques biens, allèrent terminer leur existence dans la province de Québec.

Ces retours, au soir de la vie, n'étaient pas sans être accompagnés de tristesse et de regrets.

On ne transplante pas une plante, après bien des années de croissance, sur une terre nouvelle, sans souffrance et dépérissement. Ces gens-là avaient pris des habitudes profondes au Nord-Ouest, qui devenaient incompatibles avec le milieu où ils venaient s'échouer. Ils se sentaient gênés dans leurs mouvements, au sein de cette civilisation où tout est coordonné avec ordre, et prévu par un article du code.

Dans les prairies vierges de l'Ouest, ils avaient coutume de chasser et pêcher où et quand bon il leur semblait, à dresser leur tente et allumer le feu du soir sur le premier rivage ou coin de terre venu. Les choses ne se faisaient pas aussi lestement que cela au Canada.

On rapporte, à ce sujet, qu'une pauvre sauvagesse, qui avait épousé un Canadien-Français, suivit son mari dans la province de Québec. Ce dernier avait hérité tout à coup d'une fortune considérable. Cette joyeuse nouvelle était venue l'atteindre au lac Athabaska. Il s'était hâté aussitôt de prendre les canots, pour revenir au foyer, amenant avec lui toute sa famille. Ils vivaient dans une résidence presque princière, entourés de tout le confort de la vie. Cependant, à tous les printemps, lorsque la sève commence à monter dans les plantes et que la nature se réveille de son long sommeil d'hiver, cette femme demandait à son mari, comme une faveur spéciale, la permission de passer quelques jours en loge, sur la lisière d'un bois voisin, afin de jouir dans ce doux repos, du spectacle de la nature à ses premiers efforts du printemps, et faire revivre jusqu'à un certain point, les souvenirs de son enfance.

Ce fut en 1799 et 1804 qu'un plus grand nombre de ces jeunes gens gagnèrent l'Ouest. La raison de cette recru-

descence provient sans doute du fait que les agents de la Cie du Nord-Ouest mirent plus de zèle pour augmenter leur personnel. Toutefois, quant à l'année 1804, une autre explication se présente. Cette année-là, la Cie X. Y., qui faisait une lutte très violente à la Cie du Nord-Ouest, s'unit à cette dernière et ses employés allèrent grossir le chiffre de ceux de sa nouvelle alliée. La Cie X. Y. avait été fondée en 1801 par Sir Alexander McKenzie et quelques autres membres de la Cie du Nord-Ouest qui étaient mécontents de la manière dont les traitait Simon McTavish.

Les premières unions des Canadiens-Français avec les femmes du pays, datent de 1785. Elles sont rares celles qui remontent à si loin. Elles augmentent ensuite d'année en année. Toutefois jusqu'à l'arrivée de Mgr Provencher, le chiffre de ces unions était peu considérable. Ces braves gens craignaient d'être obligés d'élever leurs enfants sans le secours du prêtre. Ils se hâtèrent, aussitôt après la venue des Missionnaires, de faire bénir leur mariage et baptiser leurs enfants. Les Canadiens-Français, en épousant des femmes indigènes, ne faisaient en cela que suivre l'exemple des officiers des deux compagnies de traite. D'ailleurs, ils n'avaient pas le choix; il n'y avait pas de femmes blanches dans le pays.

Comme les décrets du Concile de Trente ne furent jamais promulgués au Nord-Ouest, ces mariages étaient valides, avec toutefois cette restriction bien importante, que les mariages avec les païens ne sont pas reconnus par l'Eglise. Lorsque Mgr Provencher arriva dans le N.-O. il paraîtrait qu'on ne comptait pas plus que 60 Métis ayant plus de 21 ans, à la Rivière-Rouge. L'union des deux compagnies en 1821, favorisa beaucoup l'accroissement de la population Métisse. La Cie de la Baie d'Hudson, demeurée seule

maîtresse désormais sans conteste du pays, n'eut plus besoin d'envoyer ses serviteurs courir les bois, pour disputer les fourrures aux sauvages. Elle renvoya près de la moitié de ses employés. Ils vinrent se fixer sur des terres, à St-Boniface et à St-François-Xavier. Ils augmentèrent rapidement en nombre et ne tardèrent pas à jouer un rôle prépondérant dans l'Ouest. La Cie de la Baie d'Hudson et les tribus sauvages recherchèrent leur alliance et on peut dire que jusqu'en 1870, ils étaient les maîtres du pays.

Au physique, les Métis sont en général, grands, élancés, et bien proportionnés. Ils ont l'œil observateur et la figure un peu basanée; ils portent une chevelure abondante, mais par contre, ils ont d'ordinaire une barbe maigre et peu fournie. D'un abord facile et enjoué, ils possèdent un fonds de gaieté gauloise, dont ils ont hérité de leurs pères.

Les Métis possèdent aussi de grandes qualités morales qui les font estimer de ceux qui les connaissent intimement, encore plus que leurs qualités physiques.

Le vol était inconnu autrefois dans la colonie. Un Métis partait avec toute sa famille pour aller chasser dans la prairie, laissant sa maison ouverte à tout venant. A son retour, après plusieurs mois d'absence, il était assuré de tout retrouver chez lui dans le même état.

Toutes les transactions se faisaient de bouche, le plus souvent sans témoin, et cependant les procès étaient très rares. Ils étaient fiers de leur parole et se faisaient un point d'honneur de la tenir une fois donnée, au prix de n'importe quels sacrifices.

Un jour, l'un d'eux, pour une affaire de peu d'importance, entreprit un voyage de plusieurs jours, pour aller demander à l'un de ses amis de lui *remettre sa parole*.

Les Métis sont fort attachés à leur foi et malgré les épreuves qui sont venues fondre sur ce petit peuple, leur fidélité, sous ce rapport, est demeurée vraiment touchante. De fait, ils ont été des auxiliaires précieux aux Mission-

naires, en leur servant de guides et d'interprètes et en prêchant par leur exemple aux tribus sauvages au milieu desquelles ils vivaient.

Leurs pères avaient commencé à préparer l'esprit des autochtones à recevoir les lumières de l'Évangile, en leur enseignant les principales vérités de la religion.

Malgré l'absence des missionnaires, ils n'avaient jamais abandonné leurs pratiques religieuses. Après avoir mané tout le jour l'aviron, ils ne manquaient pas de réciter, avant de se coucher sur la grève, quelques prières apprises sur les genoux de leur mère.

Aussi, quand les prêtres arrivèrent à la Rivière-Rouge, ces voyageurs et leurs descendants les accueillirent avec des transports de joie et d'attendrissement. Ils vinrent des fonds de l'Ouest, trouver l'homme de la prière et quelques-uns d'entre eux montraient avec émotion, le chapelet qu'ils avaient reçu, au jour de leur première communion et qui les avait suivis jusque dans les régions glaciales de la rivière McKenzie.

Les Métis étaient un trait d'union entre les blancs et les sauvages et par leur ascendance sur ces derniers, ils favorisèrent les progrès de la civilisation.

En plus d'une occasion, ils réussirent à contenir les haines des sauvages allumées par l'imprudence des trappeurs. De fait, plus d'un blanc ne dut son salut qu'à leur protection. Les sauvages, jaloux de leur liberté et défiants envers les blancs, voyaient avec peine, ces nouveaux venus envahir leur territoire de chasse. Ils considéraient les Métis comme leurs frères par le sang et leur accordaient volontiers leur confiance.

Les Métis, qui comprenaient les susceptibilités de leur caractère, parvenaient à les calmer et à leur faire enterrer la hache de guerre. Dans les traités, ils devenaient indispensables. Les diverses nations qui peuplaient autrefois le Nord-Ouest, les considéraient comme leurs supérieurs.

Les sauvages avaient eu occasion d'ailleurs, en plusieurs circonstances, d'apprécier leur valeur. Ils savaient qu'il ne faisait pas bon de les attaquer. Témoin, le célèbre combat devenu légendaire, de 61 Métis contre 2000 Sioux, en 1851, sur les buttes du grand coteau du Missouri.

Voyageurs infatigables, s'orientant au milieu des prairies, sans autre boussole qu'une devination instinctive de la direction à suivre et une finesse d'observation étonnante, ils erraient dans ces vastes déserts en toute sécurité. Comme guides, ils n'ont jamais eu d'égaux. Aussi, faisaient-ils partie de toutes les grands expéditions. On les trouve comme compagnons de sir George Back, Richardson et Rae, dans leurs voyages au Pôle Nord, pour découvrir l'infortuné Franklin. Leurs pères avaient suivi sir Alexander McKenzie en 1789, lors de la découverte du fleuve qui depuis porte son nom, et en 1793 dans son voyage à travers les Montagnes Rocheuses, jusqu'au rivage de l'océan Pacifique.

Patients dans les épreuves, possédant une grande force d'endurance au milieu des mille incidents pénibles ou imprévus de leurs lointains voyages, supportant avec une résignation et une magnanimité admirables, le chaud et le froid, les tempêtes, la maladie et la faim, habiles à préparer le campement et le pot-au-feu, et ingénieux à se tirer d'embarras en toute circonstance, ils étaient les employés les plus intelligents et les plus précieux des compagnies de traite et les mieux adaptés au besoin du pays.

Doux et pacifiques, ils ne manquaient pas de ténacité dans leurs projets. Lorsqu'une fois une idée leur était entrée dans la tête, il n'était pas facile de l'y déloger. Chez les races primitives, on trouve la volonté plus fixe et plus tenace. Quand une pensée s'accroche en elles, elle y perd naissance par une croissance obscure et profonde, sur laquelle la parole et le raisonnement ont peu de prise.

Une fois implantée, elle végète à sa guise, et nul régime ou texte législatif ne peut modifier l'espèce de fruit qu'elle produit. Ce fruit, élaboré pendant des années, est souvent le sentiment de quelque grave injustice, dont ces peuples ont longtemps souffert en silence. Cette idée vainement comprimée, se redresse toujours à la façon d'un instinct. Chez la plupart des hommes, entre la détermination et l'action, la distance est grande. Au moment de marcher, on est pris d'inquiétude, on hésite, on s'attarde et l'on craint de s'engager trop fort ou trop loin. Il n'en était pas ainsi des Métis. Lents et hésitants à se prononcer, ils étaient prompts et persistants dans l'action. Pour eux, pas de mouvement de recul. Une fois lancés de l'avant, ils allaient jusqu'au bout, prêts à assumer toutes les conséquences de leur conduite.

C'est ainsi qu'ils arrachèrent par leur attitude énergique et menaçante, la liberté de la traite, des mains de la Cie de la Baie d'Hudson en 1849, et qu'ils obtinrent également la liberté de porter des fourrures, deux choses jusqu'alors prohibées.

Ils firent taire le juge sur le banc et proclamèrent aux portes du palais de justice, que le monopole que la Cie jusqu'alors s'était arrogé, prenait fin de ce jour.

Cet arrêt, bon gré, mal gré, devint dès ce moment la loi du pays. On sait également qu'en 1870, ils surent faire respecter leurs droits et menèrent la chose haut la main. Cette poignée d'hommes mit tout le Canada en ébullition et elle ne consentit à déposer les armes que lorsque ses légitimes réclamations eurent reçu la sanction royale. Ceux qui les méprisent aujourd'hui, sont peut-être ceux là mêmes qui les redoutaient davantage dans ces jours trop tôt oubliés. Les autres nationalités qui sont venues depuis jouir du fruit de leurs efforts, devraient se rappeler avec gratitude, qu'ils sont redevables de nos insti-

tutions politiques et des garanties de l'acte de Manitoba au mâle courage des Métis français.

Dans le commerce intime des relations sociales, les Métis sont polis, hospitaliers et charitables. Ils partagent volontiers et comme la chose la plus ordinaire du monde, le dernier morceau de pain qu'ils possèdent, avec le premier venu qui leur tend la main. Dans la conversation, ils écoutent tout ce qu'on leur dit, avec une attention soutenue. Si longue que soit la harangue de leur interlocuteur, ils l'entendront jusqu'au bout. Rarement ils songeront à l'interrompre. Ils se contenteront, si son discours menace de s'éterniser, de l'étouffer sous un nuage de fumée où l'odeur prononcée du *kinikinic* ne manque jamais de saisir à la gorge.

D'ordinaire, ils ne livrent pas le fond de leur pensée à un étranger qui perd son temps parfois à les encenser de compliments, pour capter leur confiance.

Ils ne tardent pas à démêler ce qu'il y a d'excessif ou d'intéressé dans ces éloges de circonstance. Ils se réservent et se montrent d'un laconisme de Spartiate dans leur réponse en général peu compromettante. Lorsque les visiteurs de ce genre ont quitté leur foyer, dans l'intimité de la famille, ils les habillent à leur façon et le plus souvent avec une justesse d'appréciation qui fait honneur à leur jugement. Ce n'est pas à eux qu'on reprochera des excès de langage. On dirait que le superlatif n'existe pas pour eux.

Quiconque n'est pas habitué à leur manière de dire, peut tomber, pour ce fait, dans de graves erreurs.

Que de méprises et de sérieuses agitations auraient pu être évitées, si on eût su mieux les comprendre !

Demandez à un Métis, si telle compensation, que vous

lui offrez, pour certains réclamations qu'il présente, lui paraît satisfaisante. S'il vous répond: "Je ne sais pas; il me semble que ce n'est pas assez", le bon français de ces paroles-là pourrait se traduire comme suit: "Je refuse absolument. Vous voulez malhonnêtement me frauder de la balance, à laquelle j'ai un droit indéniable." Voilà la pensée intime de cet homme, qu'il voile sous des déminutifs.

On dirait qu'il cherche à dessein, à atténuer ses expressions, par une crainte exagérée de dépasser le but ou de grossir la vérité, comme un musicien qui ne toucherait qu'aux notes basses de son instrument, pour éviter de donner accidentellement une note trop forte dans la haute. Demandez-lui la distance à un endroit quelconque, sur une route qu'il a parcourue depuis son enfance. S'il vous dit 7 à 8 milles, ajoutez-en 2 à 3, sans crainte de vous tromper et vous arriverez juste. Tous les anciens du pays savent par expérience, à quoi s'en tenir sur ce point.

Dans les familles Métisses, le chef est entouré d'un profond respect et son autorité, qu'il ne fait sentir le plus souvent qu'en exprimant un désir, en termes sobres, est indiscutable et fait loi.

Dans nos maisons d'éducation, les jeunes Métis brillent facilement dans les classes de littérature et dans les matières qui demandent surtout de l'imagination ou de la mémoire.

Les Métis, comme les Canadiens-Français, sont d'humeur gaie et aiment à s'amuser. Ils tombent facilement dans l'excès sous ce rapport et ont les défauts de leurs bonnes qualités, si je puis m'exprimer ainsi.

Des défauts, qui n'en a pas? C'est le cortège inséparable de notre pauvre humanité déchue. Les Métis en ont donc comme les autres. Ils paraissent peut-être davantage chez eux, parce qu'ils se mettent moins en peine de les cacher et que leur extrême franchise leur fait négliger les ruses de la dissimulation.

On leur reproche d'être défiants, ombrageux et trop susceptibles. Ces reproches, à vrai dire, ne manquent pas de quelque fondement, mais il convient également d'ajouter, qu'on a si souvent abusé de leur bonne foi, qu'il n'est pas étonnant qu'ils aient fini par verser dans le défaut contraire. On a prêté aux Métis des sentiments de basse jalousie pour les succès remportés par les autres nationalités. Entendons-nous bien sur ce sujet.

Si l'on veut dire qu'ils se voient avec tristesse débordés de tous côtés et supplantés par les nouveaux colons, il n'y a aucun doute qu'on reste dans le vrai et qui oserait les en blâmer? Ils regrettent les jours d'abondance d'autrefois, où ils erraient sans contrainte dans les prairies vierges et giboyeuses, coulant une heureuse et paisible existence. Qu'ils éprouvent un serrement de cœur, en pensant que ce qui faisait jadis le charme de leur vie, s'est évanoui pour toujours, comme un rêve, y a-t-il rien de surprenant en cela ?

Mais il y a loin de ce sentiment si légitime, à celui du regret de voir d'autres heureux et prospères. L'un n'implique pas l'autre.

L'abus des liqueurs a été pour les Métis, une grosse pierre d'achoppement. Cette passion a fait des ravages bien tristes chez eux surtout parmi ceux qui habitent le voisinage des villes.

C'est leur péché capital et celui qui a fait plus de ruines parmi eux.

On leur reproche également, leur peu d'attachement aux travaux de la ferme, en termes bien amers. On ne tient pas assez compte, dans le jugement qu'on porte sur ce point, du fait que ce n'est pas en un jour qu'on transforme le caractère et les mœurs d'un peuple. Surpris par la civilisation, ils se sont trouvés tout à coup enserrés sur leurs terres et obligés d'abandonner leur ancien mode de vie. Tout régime est un milieu qui opère sur les plantes

humaines, pour en développer quelques espèces et en étio-
ler d'autres. Il est bien rare qu'un chasseur se résigne
volontiers à renoncer aux émouvants plaisirs de la chasse,
pour déchirer péniblement le sein de la terre et lui deman-
der sa nourriture.

Le fusil et la charrue font d'ordinaire mauvais ménage.
Sans être refractaires au nouvel ordre de choses, qui sur-
gissent autour d'eux, les Métis sentent en eux, la survi-
vance des entraînements que donnent des habitudes soli-
dement acquises par les années. Les institutions qui
s'implantent dans leur voisinage, ont été produites par des
hommes d'une autre mentalité qu'eux et possédant des
aspirations qu'ils ignorent.

Il faut une génération d'apprentissage avant que le no-
made s'attache au sol.

C'est donc à tort qu'on s'étonne de ce que cette popula-
tion s'est attardée à embrasser avec attachement la cul-
ture des champs. Avant le construction d'une ligne de
chemin de fer à Manitoba, qui songeait sérieusement à se
livrer à l'agriculture ?

Sans doute, quelques colons récoltaient des grains çà et
là, sur les bords de la rivière Rouge, mais le grand nombre
ne recevait aucun encouragement de ce côté-là.

Qu'auraient-ils fait de leurs blés, s'ils eussent semé de
grandes étendues de terre? La Cie de la Baie d'Hudson
n'achetait que quelques minots de blé de chaque colon,
pour le besoin de ses forts.

Il n'y avait aucun moyen d'exporter les produits de la
colonie. Je connais un Métis qui conservait dans ses gre-
niers des centaines de minots de blé, avant la construction
du chemin de fer et dont il ne savait que faire. Il finit par
les vendre comme grains de semence. Les Métis se li-
vraient à l'élevage et cultivaient pour leurs besoins. Il n'y
avait pas autre chose à faire.

D'ailleurs pour bien les juger, il faut se reporter à la

condition du pays, tel qu'il était autrefois et bien se rendre compte du milieu dans lequel ils vivaient. A quoi bon se donner tant de peines, quand le gibier abondait à leur porte et que lacs et rivières étaient remplis de poissons à rompre la seine.

Chacun prend son bonheur où il le trouve.

Ces braves gens, peu en peine du lendemain, vivaient dans l'abondance et la paix.

L.-A. Prud'homme.

(A suivre)

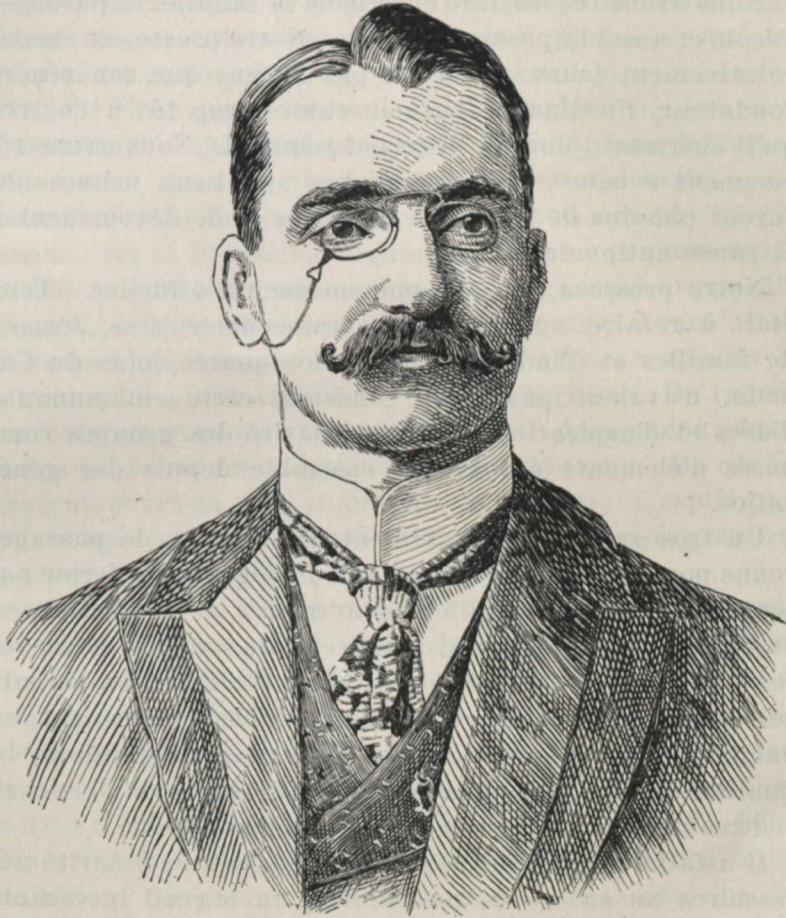


La PRESSE FRANÇAISE DES ETATS-UNIS



La presse française des Etats-Unis (1), malgré les nombreux obstacles qu'elle a dû vaincre, est bien vivante, se porte comme un charme et donne à sa grande sœur du Canada une fraternelle et solide poignée de main. Elle a accueilli avec une joie sans restriction l'idée d'un congrès des journalistes franco-américains. Elle est heureuse de venir au foyer des ancêtres rendre compte d'elle-même et prouver aux membres de la grande famille qu'elle n'a pas dérogé, mais a su conserver, sur le sol libre de la grande république américaine, les idées, les qualités et les traits distinctifs nationaux. Son existence a été celle de nos groupes franco-américains; elle a lutté avec eux et pour eux; elle a aussi vaincu avec eux. Elle a chanté leurs victoires et pleuré leurs défaites tout en les encourageant à continuer la lutte. Notre presse, prise dans son ensemble, est comme notre peuple; elle ne se décourage jamais. Cette irréductible vitalité française qui a sauvé du naufrage les abandonnés de 1763 a aussi été le salut des fils du Canada qui sont allés planter leurs tentes à l'ombre du drapeau étoilé.

(1) M. C. E. Boivin a bien voulu reconstituer pour les lecteurs de la REVUE le beau discours improvisé par lui au banquet des journalistes, le 25 juin dernier. Il y définit si bien la situation de nos frères des Etats-Unis, que c'est un document précieux. Nos meilleurs remerciements à ce vaillant continuateur de l'œuvre du regretté Ferdinand Gagnon. Nous sommes heureux d'offrir en même temps un bon portrait et la signature autographe de l'orateur.



C. E. Boivin

de Fall River, Mass.

Nous avons reconstitué chez nous la famille, la paroisse, l'école et aussi la presse française. Notre presse est encore relativement jeune. Il n'y a pas 20 ans que son vénéré fondateur, Ferdinand Gagnon, enlevé trop tôt à l'œuvre qu'il chérissait, dort de l'éternel sommeil. Nous avons récemment évoqué sa grande ombre aux lieux mêmes qui furent témoins de sa vie de sacrifices et de dévouement à la cause nationale.

Notre presse a eu des commencements difficiles. Tout était à refaire. Nos groupes franco-américains, formés de familles et d'individus venus des quatre coins du Canada, n'avaient pas cette cohésion, cette communauté d'idées et d'aspirations, cette solidarité des groupes composés d'éléments qui vivent ensemble depuis des générations.

Un très grand nombre étaient des oiseaux de passage, venus pour gagner de l'argent afin de dégrever la ferme paternelle. Mais des milliers sont restés et nous sommes aujourd'hui presque aussi nombreux que vous. Si un recensement scrupuleux de notre force était fait on verrait que nous comptons pour environ 2,000,000, comprenant les immigrants, les fils d'immigrants, et les descendants de milliers de familles qui, comme celles du nord du Maine et de plusieurs centres de l'Ouest, furent les défricheurs du sol.

Il a fallu, pour créer cette cohésion, cette solidarité nécessaires au succès de nos efforts, un travail incessant, opiniâtre. Notre presse, en servant de médium entre les divers centres et les membres d'une même colonie, en les faisant se connaître plus intimement et, par conséquent, se mieux apprécier, a fait un bien énorme. Elle a conservé dans nos familles, aux foyers franco-américains, l'amour et la connaissance de notre langue et de notre littérature. Elle a été l'un des plus solides remparts de notre race contre le pan-saxonisme à outrance qui a désagrégé tant d'autres éléments, notamment les Irlandais, venus pour jouir de la liberté et de la prospérité américaines.

Les propriétaires de nos premiers journaux étaient, en même temps, rédacteurs, typographes, pressiers, agents d'annonces et de publicité. Mais le travail constant et intelligent vient à bout de tout. Celui des pionniers de notre journalisme a aussi vaincu. Après 25 ou 30 ans d'efforts, nous avons, dans la Nouvelle-Angleterre seulement, cinq journaux français quotidiens et un grand nombre d'hebdomadaires et bi-hebdomadaires qui, s'ils ne peuvent souffrir la comparaison avec les grands organes français du Canada, font, cependant, excellente figure. Leur listes d'abonnés augmentent chaque jour et ils sont appelés à faire un bien immense à la cause française. Ils représentent ce que nous avons de plus cher dans notre passé et nos plus brillantes aspirations pour l'avenir. Ils continueront, soyez-en sûrs, à marcher de l'avant. L'esprit qui anime nos journalistes est celui qui gagne les grandes causes.

La stupide et avilissante partisanerie politique qui, au Canada, a tué dans l'œuf même, de si beaux talents, de si nobles ambitions, ne nous a pas atteints de son dard empoisonné. Nous ne professons pas tous les mêmes opinions politiques, loin de là, mais nous tenons à honneur de ne faire de la politique qu'en politique et non d'en mettre à toutes les sauces. Nous nous appliquons à l'éliminer lorsqu'il s'agit de questions où elle n'a rien à faire mais dont dépendent le bien de notre patrie et celui de notre élément.

Je dis "notre patrie" comme, tout à l'heure, j'ai dit "chez nous", intentionnellement. Oui, la république américaine est bien notre patrie et nous y sommes chez nous tout autant que vous l'êtes dans la province de Québec. Veuillez être assez bons de vous rappeler ces paroles et vous cesserez de nous appeler des exilés, vous vous placerez pour nous juger à un point de vue plus logique et vous porterez sur nous des jugements plus justes.

Une large proportion des Franco-Américains sont nés aux Etats-Unis ou y sont venus jeunes, très jeunes. Leur véritable patrie est là et ne peut être logiquement ailleurs. Un très grand nombre de ceux qui ont immigré à un âge plus avancé sont devenus citoyens américains par la naturalisation — et les enfants mineurs à la date du changement d'allégeance de leur père sont devenus citoyens eux-mêmes par la naturalisation de ce dernier. Le courant d'immigration du Canada a presque complètement cessé, et le nombre de nos gens qui sont encore "Canadiens" dans le sens politique du mot, diminue chaque jour.

Nous sommes donc des Américains, mais des Américains de descendance française, fiers de la noble origine, qui, tout en apprenant à fond la langue officielle de leur pays, ont conservé avec un soin jaloux, et au prix des plus grands sacrifices, leur belle langue maternelle, la plus belle des langues vivantes; qui ont gardé précieusement, dans le repli le plus intime de leur âme, ce splendide héritage national qui les distingue des autres éléments et leur permettra d'imprimer au front même du grand peuple américain en voie de formation une marque essentiellement française. Voilà ce que nous sommes et personne n'a le droit d'en rougir.

J'ai déjà dit publiquement, et je le répète ici, que nos pères du Canada nous rendent un fort mauvais service en s'apitoyant, inutilement et sans raison, sur notre sort. Ils créent inconsciemment l'impression que nous sommes des parias, occupant timidement le dernier degré de l'échelle sociale et remerciant avec effusion leurs concitoyens d'autres origines pour l'insigne faveur d'un peu d'air pour respirer et d'un coin de soleil pour se réchauffer.

Qu'on se détrompe; qu'on mette au fond du panier cette vieille légende démodée: "nos frères exilés", et qu'on lui substitue celle-ci: "nos frères des Etats-Unis". Bien que des conditions économiques en dehors de notre contrôle

aient été la cause de notre changement de pays, nous sommes devenus des Américains par choix plutôt que par nécessité. Et nous ne sommes plus aux premiers temps de l'émigration; nous avons, depuis, marché à pas de géants; nous avons poussé dans le sol américain de fortes et profondes racines; nous nous y sommes taillé une large et confortable place que nous occupons avec honneur et profit. Nos hommes de profession, nos commerçants, nos industriels peuvent subir la comparaison avec n'importe qui et nos ouvriers sont les plus recherchés des patrons.

Nous avons bâti des églises qui sont de véritables basiliques; des collèges, des couvents, des écoles et des institutions de toutes sortes qui témoignent éloquemment de notre vitalité, de notre force et de nos ressources. Nous occupons nombre de positions honorables et lucratives et notre ambition ne s'arrête pas là.

Nous n'avons pas encore, il est vrai, tout ce que nous voulons, pas tout ce qui nous revient de droit, mais le jour où nous n'aurons plus de luttes à soutenir, où nous pourrions nous reposer dans la béatitude d'une complète satisfaction sera pour nous un jour bien malheureux. L'idée peut sembler paradoxale, mais elle a été prouvée juste par l'expérience des peuples. La race, comme l'individu, que n'a jamais aiguillonnée l'ambition, l'opposition, l'adversité, reste infailliblement dans la classe des propres à rien.

Plaise donc au ciel que nos adversaires et nos ennemis continuent à nous tailler de la besogne!

La Providence a voulu que nous soyons là pour représenter, dans ce vaste peuple prédestiné, la race française qui a joué dans l'histoire des Etats-Unis un rôle important et brillant. Qui sait si, comme notre patron, saint Jean-Baptiste, nous ne sommes pas les précurseurs de grands événements? Qui peut dire ce que l'avenir réserve à nos deux pays?

Si, politiquement, les fils de la France et du Canada français qui viennent abriter leurs destinées sous la bannière de l'oncle Sam, sont des étrangers, historiquement, ils sont chez eux, dans un pays qui a été arrosé du sang de leurs martyrs et de leurs pionniers. Ce sont des missionnaires et des découvreurs français qui, les premiers, ont porté la parole du Christ et le flambeau de la civilisation dans ce qui forme la plus grande et la plus belle partie des Etats-Unis actuels. Ce sont des voix françaises qui, les premières, ont fait retentir les échos de la forêt vierge et de la prairie sans bornes. De Marquette à Frémont nous avons une longue lignée d'apôtres et de découvreurs dont la gloire illumine d'un éclat resplendissant les plus belles pages de l'histoire américaine. Et les citoyens reconnaissants, sans distinction d'origine ou de croyance, leur ont élevé des monuments. La statue de l'humble Père Marquette a sa place au Capitole avec celles des grands hommes dont s'honore la nation.

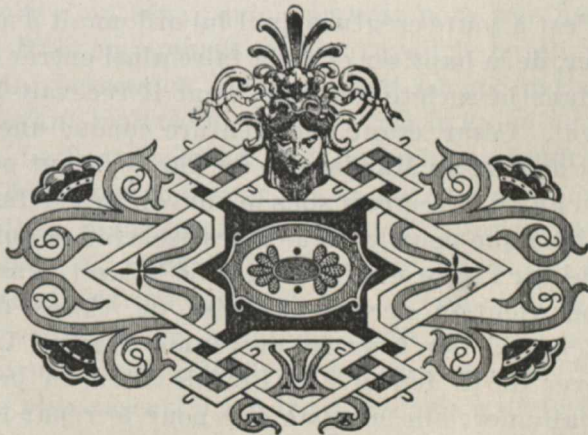
C'est notre vieille mère patrie, la France, qui veilla amoureusement sur le berceau de la Liberté ouvrant sa paupière au soleil du Nouveau Monde. Les noms français de Lafayette et Rochambeau sont étroitement unis à celui de Washington, dans le cœur de tout patriote américain.

Dans les guerres civile et hispano-américaine des milliers de poitrines françaises se sont offertes aux balles ennemies pour la défense de la République. Dans le domaine plus pacifique de l'industrie nous avons fourni à l'Amérique des cerveaux ingénieux, des cœurs courageux et sains et des bras vigoureux. Une large part de sa merveilleuse prospérité nous appartient. En un mot, la noble tradition du courage et du génie français s'est continuée ininterrompue, depuis près de trois siècles, sur la terre des Etats-Unis.

Nous appartenons à la grande patrie américaine et cette patrie nous appartient comme à tous ses autres enfants.

Nous portons haut la tête, pratiquons notre religion et parlons notre langue, sans entraves, et conservons nos traditions françaises. Au lieu de perdre du terrain notre langue en a gagné même chez les Américains anglophones dont les plus distingués la parlent et l'écrivent couramment. Notre presse française grandit et s'affirme; nos institutions se multiplient. Nous sommes restés dignes de la famille nationale et notre situation est aussi belle que la vôtre. Ayez pour nous le même amour, le même respect, le même intérêt intelligent et raisonné que nous nous efforçons de vous porter, et nous pourrons grandir côte à côte et marcher, chacun dans notre sphère, vers les hautes destinées que la Providence réserve à notre race. Inspirons-nous ensemble d'un passé glorieux qui appartient aux mêmes titres aux deux branches de notre famille et dont s'honorent, dans une égale mesure, la plus grande république du monde et le plus beau joyau de la couronne britannique.

C.-E. Boivin.



A PROPOS DU DOMAINE TEMPOREL DES PAPES

JÉSUS-CHRIST avait fait du batelier Simon son mandataire ici-bas. D'un unique troupeau il devait être le Pasteur Suprême, paître les agneaux, paître les brebis. Ce qu'il délierait sur terre serait délié au ciel, Ce pouvoir était illimité; il ne s'étendait pas sur tel territoire déterminé, sur telle race, sur telle catégorie de mortels; il portait sur tous les hommes, sur les laïques et les prêtres, sur tous les Etats et tous les peuples. Jésus-Christ ne créait pas une terre nouvelle pour la donner en fief à Simon. C'est le monde tel qu'il existait, naturellement organisé en société, avec ses princes, ses magistrats, ses sujets, ses hommes libres, ses esclaves, avec les Juifs et les païens; c'est cet ensemble qu'il donnait à son Représentant mission de conquérir. C'est à toute créature qu'il lui ordonnait d'aller, de l'enseigner, de la baptiser et de la faire ainsi entrer dans le bercail, dans la société nouvelle, dont il recevait le commandement. César, étant une créature comme une autre, était donc soumis au Mandataire du Christ; étant pécheur, comme un autre, il tombait sous le pouvoir des clefs. Pour lui aussi bien que pour le dernier des esclaves ce qui serait lié ou délié par Pierre serait lié ou délié là-haut. Par quelle aberration vient-on accuser l'Eglise de visées dominatrices? Reproche-t-on à un roi de vouloir régner? L'Eglise est le foyer de ce feu que le Fils de Dieu en personne est venu allumer; elle n'existe que pour le répandre, que pour dominer, pour subjuguier des sujets par le monde en-

tier, dans toutes les classes de la société, afin de les gouverner d'autorité suivant des lois et une discipline parfaitement établies. Il est vrai, elle est une société spirituelle; si elle demande leurs âmes, leur esprit et leur volonté; elle ne demande pas leur couronne aux souverains temporels; mais elle est une société parfaite, suprême, complètement indépendante. Il convenait donc que son chef fût affranchi de tout contrôle terrestre, qu'il eût liberté entière de communiquer avec ses sujets dispersés sur tous les continents, dans tous les royaumes et toutes les républiques. Et puisque cela convenait, cela devait arriver — mais suivant la loi qui a présidé au développement du royaume messianique lui-même, à la façon du grain de sénevé qui sort timidement de terre, croît avec lenteur, et n'en finit pas moins par devenir un grand arbre où s'abritent les oiseaux du ciel. Voyez. Dieu de longue date avait préparé un siège central à ce nouveau pouvoir qu'il lançait dans le monde. A l'asseoir sur des bases impérissables il avait employé les qualités du peuple le plus constant, le plus endurant, le plus majestueux de l'univers; pour lui donner la pérennité du granit, il avait usé les légions d'un Sylla, d'un Paul-Emile, d'un Scipion, d'un Pompée, d'un Auguste ainsi que les conseils d'un sénat qu'on prenait pour une assemblée de rois. Mais au moment où il envoyait le batelier Pierre en prendre possession, ce siège était occupé par un rival qui se voyant maître du monde avait imaginé de s'ériger en dieu. Le Tout-Puissant va-t-il prendre sa foudre et renverser Néron pour mettre le fils de Jonas à sa place? Non. De pareilles manifestations de la Puissance jureraient avec le plan du nouvel établissement où ce qui est doit être confondu par ce qui n'est pas, où l'on n'arrive à vivre qu'à force de mourir, à dominer qu'à force de se laisser tuer. Soyons tranquille! L'auteur du drame de l'histoire n'est pas plus asservi à l'ordre des temps qu'aux passions des hommes; il régit en ordonnateur souverain les uns et

les autres. Les causes secondes agissent; quand elles sont libres et raisonnables, elles se révoltent même; n'importe, elles ne sont jamais que les instruments de l'artisan suprême. Or il faut que ces causes donnent au vicaire du Christ l'indépendance de la souveraineté. Elles vont y arriver par un cours insensible, mais infaillible. Dieu ne va pas chasser César de Rome par un coup de force. César va s'en aller de lui-même.

Constantin commence cette évacuation. Ayant résolu de ne pas partager l'Empire et de manier seul le sceptre du monde, il devait chercher une autre capitale sur les bords de l'Asie et de l'Europe, où il pût à la fois entendre parler la langue de Virgile et d'Homère. Le nouveau souverain chrétien n'était que sage au point de vue politique en fondant Constantinople et en s'y transportant. Mais comme il faisait le jeu du Christ qui destinait Rome à son mandataire! Après Constantin l'Empire est de nouveau partagé. Pourtant grâce à la nécessité de résister aux barbares les empereurs d'Occident résident à Trèves, à Milan, à Sirmium, non à Rome. Rome se plaint de ne plus voir d'empereurs dans ses murs. En vain, pour les allécher, elle leur fait des réceptions triomphales, quand ils daignent lui faire de rares visites. Il semble que ses pavés brûlent les pieds aux Césars. Ils n'y restent pas.

Le fait était significatif. Le monde n'était plus à eux. Les promesses d'éternité n'avaient passé ni à Constantinople, ni à Milan; elles restaient attachées à Rome, mais appartenant au souverain nouveau qui y grandissait chaque jour, et chaque jour aussi en évinçait, comme malgré lui, tout concurrent. Même après la recouvrance de l'Italie par les généraux de Justinien, le Vice-Roi ne s'établit pas à Rome, il se campe à Ravenne, aux portes de l'Italie, toujours pour barrer le chemin aux barbares. C'était une nécessité politique, je le veux bien. En attendant tout contribuait à mettre en relief l'évêque de Rome qui prenait

une influence morale et civile sans égale. Il devenait l'unique protecteur de la Ville Eternelle. C'était lui qui négociait avec les barbares, lui qui allait au devant des Alaric et des Attila; c'était lui qui se faisait l'intermédiaire entre les barbares et les empereurs byzantins; tout en le persécutant, ceux-ci avaient conscience de ne posséder en Occident pas de meilleur lieutenant que le pape. Il semble prouvé que lorsque Etienne II vint en France offrir à Pépin le titre de Patrice Romain, ce n'était nullement pour l'inviter à soustraire définitivement Rome à l'autorité du Basileus: mais à délivrer Rome des Lombards au profit de l'Empereur d'Orient. Ce furent les Romains qui profitèrent de la présence des Francs dans les murs de leur capitale pour se donner un souverain de leur choix. Les Carolingiens en ajoutant par donation authentique Rome et Ravenne aux territoires déjà considérables que les empereurs chrétiens avaient concédés au Pape ne faisaient que consacrer une situation qui existait depuis plusieurs années. A son tour Léon IX en posant la couronne impériale sur le front de Charlemagne ne faisait qu'exercer une autorité morale reconnue par tout l'Occident. Les papes ne furent pas des révolutionnaires; ils furent portés au trône par l'affection et l'estime de leurs sujets. Huit siècles après la mort du batelier Pierre la Papauté, par le consentement des peuples, se trouvait au-dessus de toute autre autorité terrestre. Pendant tout le moyen âge elle régenta en souveraine la communauté chrétienne, admonestant les rois et leurs sujets, étendant les limites de la chrétienté, arrêtant l'invasion de l'Islam. En dépit des misères inhérentes à tout ce qui est entre les mains des hommes, qui niera que cette souveraineté ait été bienfaisante? (1) Beaucoup de

(1) A c'est un beau spectacle à ravir la pensée
Que l'Europe ainsi faite et comme il (Charlemagne) l'a laissée!
Un édifice avec deux hommes au sommet,
Deux chefs élus auxquels tout roi né se soumet.....

chrétiens du 20e siècle ont des sentiments et des avis différents. Ils aiment à répéter que le pouvoir temporel a fait descendre la Papauté de la sphère des questions morales et intellectuelles qui lui sont propres dans la poussière de l'arène politique, qui lui est étrangère. Ils déplorent, par exemple les luttes d'un Grégoire VII et d'un Henri IV, d'un Boniface VIII et d'un Philippe le Bel. Ils trouvent que la Papauté n'a jamais rayonné d'un éclat plus vif, n'a jamais eu une influence plus incontestée que depuis le jour où elle n'a plus eu de domaine temporel à administrer ou à défendre. M. Loubet était sans doute imbu de telles idées quand reniant le rôle de Pépin et de Charlemagne il allait dernièrement faire une visite solennelle au spoliateur de la Papauté dans la ville même où le Pape est tenu captif; et qu'il proclamait n'avoir aucunement l'intention de lui faire offense. On sait la réponse qu'il a reçue. Le Pape le proclame à son tour, il faut qu'il soit et qu'il paraisse indépendant aux yeux du reste du monde. Quand

Le monde au-dessous d'eux s'échelonne et se groupe.
 Ils font et défont. L'un délie et l'autre coupe.
 L'un est la vérité, l'autre est la force. Ils ont
 Leur raison en eux-mêmes, et sont parce qu'ils sont.
 Quand ils sortent, tous deux égaux, du sanctuaire,
 L'un dans sa pourpre, et l'autre avec son blanc suaire,
 L'univers ébloui contemple avec terreur
 Ces deux moitiés de Dieu, le pape et l'empereur.

(V. Hugo, *Hernani*, IV, 2.)

Le parallélisme est évidemment outré. Tel qu'il est présenté, il est le produit de l'imagination du grandiloquent poète. Pas plus que l'empereur, le pape n'est une moitié de Dieu: ils ne sont jamais sortis non plus égaux du sanctuaire, le vieillard dans son blanc suaire dominant le soldat dans sa pourpre de toute la hauteur du spirituel sur le terrestre. Cependant, il est bien vrai que les papes eux-mêmes considéraient l'empire romain comme le cadre providentiellement préparé à l'Eglise, universel comme elle. Et en posant la couronne impériale sur le front d'un chrétien, c'était comme un auxiliaire, comme un évêque extérieur qu'ils prétendaient se donner. Ils gardaient le glaive spirituel et confiaient le glaive temporel à celui qu'ils sacraient empereur.

Napoléon insistait le plus pour retenir Pie VII à Paris, il avait en ses moments d'épanchements qu'il n'aimerait pas le voir à Vienne! Pas davantage aujourd'hui aucun pays de chrétiens ne voudrait voir le Pape sujet du roi du Piémont. Si le Pape garde inaltérable la confiance du monde, n'est-ce pas parce qu'il s'enferme dans sa dignité de prisonnier protestataire? Et si les francs-maçons tiennent tant à le débarrasser de ses charges temporelles, n'est-ce pas dans l'espoir de diminuer son empire spirituel! s'ils aboutissent au contraire, ce n'est pas leur faute.

Raymond Sablan.



LE COLBERT DU CANADA

ET SON HISTORIEN



J'AI profité de mes premières heures de vacances pour lire le beau livre de notre distingué collaborateur à la REVUE, M. Thomas Chapais: "*Jean Talon, Intendant de la Nouvelle-France (1665-1672)*".

Il ne me faut rien moins que l'honorable invitation de notre Directeur pour me décider à apprécier devant le public lettré ce travail historique de haute valeur.

Ce n'est pas une étude critique que je veux tenter, mais une simple indication des meilleurs titres de "*Jean Talon*" à l'attention de nos concitoyens intelligents.

Au lendemain du jour de la fête nationale et surtout alors que tout le monde déplore les mascarades de la fameuse "procession" de Montréal, il fait bon recommander aux esprits des *jeunes* qui veulent être sérieux, un beau et bon livre, vrai monument patriotique, où l'une des pages de notre histoire — cet écrin de perles ignorées! — est écrite avec vérité, avec impartialité et non pas certes sans émotion.

* * *

Nos lecteurs connaissent l'Honorable M. Thomas Chapais. Depuis plusieurs années, il les promène à *travers les faits et les œuvres* d'actualité du vieux et du jeune monde,

avec un souci de l'exacte information et une maîtrise d'appréciation juste et modérée qui font de ses chroniques les meilleures pages sans conteste de notre périodique. On connaît donc, *chez nous*, la manière de M. Chapais. En première ligne l'on sait s'il aime la vérité.



L'Honorable THOMAS CHAPAIS,
Conseiller Législatif pour la division des Laurentides.

Or l'amour de la vérité c'est la première qualité de l'historien. L'histoire, il convient en effet de *l'écrire* telle qu'elle fut et non pas de la *faire* telle qu'on la voudrait. Le culte de la vérité mène à l'impartialité; il s'en distingue cependant. L'historien véridique non seulement veut rendre à

chacun selon son dû, mais encore il s'impose de longues recherches et d'interminables labeurs pour compulsier les documents, analyser les originaux, comparer les commentateurs, relire tous les ouvrages qui ont trait au sujet dont il s'occupe. Grand Dieu, quelle tâche!

Pour nous donner son volume, M. Chapais n'a pas lu moins de quatre-vingt-deux *ouvrages* sur l'histoire de la Nouvelle-France ou s'y rapportant, et il a parcouru jusqu'à dix compilations d'*archives* tant de France que du Canada.

Aussi bien sa plume s'en va-t-elle, cinq cents pages durant, à travers les événements avec une sûreté d'information et une abondance de preuves qui inspirent la plus entière confiance.

Ce souci d'être exact, s'il exige de laborieuses recherches, a l'avantage, entre beaucoup d'autres, il me semble, d'apporter à l'historien l'une des plus douces jouissances intellectuelles qui se puissent goûter.

J'en veux citer au moins un exemple. C'est à propos de l'affaire des dîmes. Par ordonnance du conseil Souverain du Canada (23 août 1667), appliquant et restreignant un édit royal précédent, la dîme se devait payer au vingt-sixième minot. La coutume s'établit de ne la prélever que sur les grains. Un procès fameux eut lieu en 1705. Deux curés de Québec voulaient être payés non seulement par la dîme des grains mais encore par celle du lin, du chanvre, du foin, du tabac. Ils perdirent. Pourquoi? En 1679 un édit royal avait fixé définitivement l'ordonnance du 23 août 1667, mais en l'indiquant comme ayant été rendue le 4 septembre 1667 et comme limitant la dîme aux grains.

L'ordonnance de 1667 servait naturellement à expliquer l'édit de 1679. Si elle était du 4 sept. elle limitait la dîme aux grains. Mais si elle était du 23 août, c'était le contraire. Le jugement — sur lequel s'est établie la jurisprudence en notre pays — fut basé sur la coutume sans doute, mais aussi sur le fait que la dite ordonnance de MM. de

Tracy, de Courcelle et Talon était du 4 sept. 1667... et les curés perdirent leur procès. Or, le 4 sept. 1667, M. de Tracy était en mer, sur le *Saint-Sébastien*, comme il appert par une note du Journal des Jésuites...

Et M. Chapais écrit, tout joyeux de sa trouvaille, que cette note citée au bon moment aurait peut-être fait gagner le procès de ces messieurs, "mais comme Grouchy "à Waterloo, elle arrive trop tard. Trop tard de deux "cents ans pour le succès des prêtres condamnés (en 1707); "à temps toutefois pour éclairer d'un jour décisif une con-"troverse célèbre à son heure" (page 183).

J'ai voulu citer ce détail. Il fait voir que le labeur de l'historien consciencieux et chercheur est souvent récompensé *ipso facto*. A mon avis ces trouvailles-là, et M. Chapais en a connu plus d'une, sont une récompense du travail en même temps qu'une preuve du mérite réel de l'écrivain.

* * *

L'historien ami de la vérité arrive tout naturellement, je le disais plus haut, à être impartial.

Etre impartial, surtout en écrivant la vie d'un homme qui fut un héros et l'une des gloires de sa patrie, ce n'est pas facile. Quel est l'avocat qui ne finit pas par s'illusionner un peu sur le mérite de la cause qu'il plaide?

A la lumière des documents qu'il a patiemment et sagement consultés, l'historien de Jean Talon, cet autre Colbert comme il l'appelle, ne pouvait ne pas s'éprendre d'admiration pour son héros. Un autre peut-être, même inconsciemment, eût cherché à pallier ses fautes, à expliquer son gallicanisme, à ne pas mettre en saillie au moins ses curieux accès d'amour-propre un peu fatigant ou encore ses exigences de royaliste trop convaincu de la souveraineté absolue de Louis XIV. M. Chapais, qui étudie l'histoire avec l'esprit de son temps et sa conscience de chrétien,

n'a pas eu recours à des faux-fuyants habiles. A l'heure dite et à la page voulue il *exécute* le royaliste gallican sans aigreur mais sans faiblesse.

Lisez, à la page 167 et aux suivantes, l'affaire de la *Sainte Famille* et des *bals*, où l'auteur, distinguant parfaitement l'ordre spirituel du temporel, explique comment Talon "s'était incontestablement emballé" en voulant empiéter sur le domaine de Mgr de Laval.

Lisez encore, vers la page 200, le logique et formidable réquisitoire qu'il dresse contre ce distingué et trop zélé partisan des exigences royales qui voulait s'immiscer dans l'administration des sacrements et préserver les "consciences gênées" par M. l'évêque de Pétrée et les chers Pères Jésuites!

Lisez plus loin, de la page 237 à la page 246, le limpide et clair exposé de la célèbre controverse où Talon, à l'exemple de M. d'Avaugour et comme M. de Frontenac plus tard, s'obstina à opposer des raisons de prospérité temporelle, d'ailleurs discutables, aux graves motifs d'intérêt moral que soutenaient Mgr de Laval et son clergé, au sujet de la traite de l'*eau-de-vie* avec les sauvages, et vous serez convaincu que l'historien sait rester maître de lui absolument, puisque sa légitime admiration pour son héros ne l'empêche pas de conclure (page 145): "Il y a dans la vie de Jean Talon bien des pages glorieuses. Mais on voudrait pouvoir déchirer celle qu'il écrivit le 10 novembre 1668."

Dans l'affaire de la venue des Récollets, vers 1669, par ordre du roi et à l'instigation de M. l'intendant, pour contrebalancer l'autorité de M. l'évêque de Pétrée, M. Chappais, dans un langage pourtant modéré et respectueux, ne laisse pas d'exposer avec une ferme netteté que les bons Pères "jouèrent pendant un quart de siècle un regrettable rôle". Assurément, il a raison. L'esprit catholique exige le respect et la soumission aux évêques. Sans doute l'évêque n'est pas infallible. Il est homme toujours et le

fait voir parfois. On peut appeler de ses décisions à ses supérieurs. Mais le système de l'opiniâtreté et de l'insubordination est toujours un malheur. M. Chapais se montre ici digne d'occuper une chaire de Droit Public de l'Eglise dans une Université catholique.

A part les questions religieuses, où il eut souvent le tort d'être trop exigeant parce que trop gallican, Talon, au dire de son impartial historien, fut aussi dans l'administration trop zélé partisan du *Colbertisme* — un joli mot! — qui consistait en une intervention excessive de l'autorité royale dans le travail ou l'industrie des individus (Cf. page 401).

Bref, M. Chapais sait être impartial et son livre respire un accent de sincérité qui en fait une œuvre d'un rare mérite.

* * *

Mais quelque souci qu'il ait de nous donner de l'histoire vraie et de l'histoire impartiale, M. Chapais ne s'avise pas d'écrire à la manière d'une machine qui enregistre des faits et des dates, ou encore à la façon de ces modernistes qui se font une gloire de n'avoir pas d'opinion. Oh! non. Il dit quelque part dans sa préface que si l'histoire doit être *impartiale*, elle ne doit pas être *impassible*.

Ah! certes, il n'est pas impassible, le distingué écrivain, lorsqu'il remue toute cette vie de nos glorieuses origines! Les sept années d'intendance de Talon, c'est bien en effet le vrai commencement de notre vie nationale. L'œuvre de l'intendant comme organisateur et fondateur fut immense. Sous bien des rapports nous en vivons encore.

Peuplement de la colonie, défrichement des terres, progrès de l'agriculture, fixation au pays de plusieurs centaines de soldats de Carignan (page 287), choix des *filles* venues de France (page 416), institution des Seigneuries (page 444) et naissance de la paroisse canadienne (page

449), *cette forteresse indestructible de notre vie nationale et religieuse*, nous lui devons tout à cet homme de génie que fut Talon. Aussi M. Chapais lui rend-il de justes hommages d'admiration.

Et précisément parce que l'œuvre de Talon c'est presque toujours l'œuvre nationale elle-même, la plume de l'écrivain prend souvent les nobles élans de ce patriotisme éclairé, dont l'éloquent orateur qu'est M. Chapais a donné plus d'une fois, en de grandes circonstances, la note émue autant que sincère. Qu'on me permette quelques citations; elles établiront mieux que je ne saurais le faire que l'historien de Jean Talon est loin d'être *impassible*.

Certains rapprochements par exemple sont significatifs. On sent que l'historien vit avec son livre, ce qui est peut-être le meilleur moyen de lui donner la vie.

A la page 156, voici qu'il nous présente le règlement pour la *composition amiable* de l'intendant Talon comme le précurseur de la loi de conciliation de 1899 de M. Chicoyne. "A plus de deux siècles de distance, l'intendant du roi et le représentant du peuple se sont rencontrés dans une pensée commune."

Ailleurs (page 187), il salue les débuts modestes de Montréal: "Ah! il a été bien humble, le berceau de la populeuse et florissante cité, dont le Canada est aujourd'hui si fier. En 1667, Montréal n'avait pas encore d'église paroissiale. La chapelle de l'hôpital en tenait lieu, et c'était dans cet étroit local que les solennités du culte public étaient célébrées en cette ville destinée à devenir un jour si justement remarquable par la multitude et la magnificence de ses temples." Ne vibre-t-il pas là quel'émotion?

Mais il y a mieux encore et des accents de plus haute envolée donnent à plusieurs pages de M. Chapais un ton plus magnifique et plus vibrant. Lisez bien (page 293): "Quand on considère l'œuvre accomplie au Canada par Talon et qu'on la compare à celle

accomplie par Colbert en France, on est frappé des analogies qu'elles présentent. L'intendant n'est pas indigne du ministre. Pendant que celui-ci, en pleine lumière et en pleine gloire, s'affirmait par une série d'actes éclatants et d'ordonnances fameuses comme le restaurateur des finances, du commerce, de l'industrie, de la marine, celui-là, loin de la scène brillante où s'édifiaient les renommées, déployait toutes les ressources d'une intelligence supérieure pour organiser ici un système administratif et financier et faire entrer notre pays naissant dans la voie du progrès commercial, industriel et maritime. Talon, c'est un Colbert colonial; ce que l'un faisait sur un vaste théâtre et avec de vastes moyens, l'autre essaya de le réaliser sur un petit théâtre et avec des ressources restreintes."

Et pour ne rien dire du superbe tableau du chapitre XIVE (page 305), de la période brillante et prospère du règne de Louis XIV, pourtant si remarquable, je signale tout de suite les conclusions de l'historien qui ont trait à la prospérité de la Nouvelle-France, et que, sans crainte, l'on pourrait rapprocher de la page qui parle des grandeurs de Louis le Grand: "Comme on le voit (page 375) sous l'impulsion et la direction énergique de l'intendant Talon, une œuvre immense s'était accomplie. La Nouvelle-France, par ses explorateurs, ses missionnaires et ses traiteurs, avait achevé de marquer à son empreinte les trois quarts du territoire alors connu de l'Amérique septentrionale. Son influence morale, politique et commerciale franchissant ses frontières, rayonnait à l'ouest, au nord et au sud. La croix et les lis étaient arborés par elle, des rives brûlantes de l'Arkansas aux plages glacées de la Baie d'Hudson, des flots de l'Atlantique jusqu'aux derniers confins des grands lacs. Son prestige imposait le respect à cent peuples sauvages. Son incessante activité et ses hardis essors, suppléant au nombre et à la richesse,

lui donnaient une supériorité éclatante sur les indistrieuses colonies anglaises resserrées et cantonnées prudemment entre l'Océan et la chaîne des Alléghanys."

La page que l'on vient de lire sert de conclusion au récit des explorations de Cavelier de La Salle, à celles du Sault-Ste-Marie, de l'Acadie, de la Baie d'Hudson, de Jolliet au Mississipi, toutes poussées et encouragées par l'intendant Talon; celle que voici termine le chapitre XVIIe qui clot lui-même la narration des *faits et des œuvres* de Jean Talon au Canada.

Lorsque du sommet de la côte La Montagne (à Québec), où était son hôtel, écrit équivalement M. Chapais, Talon jetait les yeux sur l'admirable panorama qui se déroulait, déjà si riche de promesses, tout autour de Québec et à perte de vue, "lorsqu'il prêtait l'oreille (page 426) aux rumeurs de la cité que son intelligente impulsion emplissait de mouvement et de vie, se détachant des conditions et des spectacles présents, plongeait-il sa pensée dans l'avenir? Entrevoyait-il l'essor réservé à l'œuvre qu'il était venu sauver? Comprenait-il toute la grandeur de la mission accomplie par lui à travers tant d'obstacles et de hasards? Devinait-il, en un mot, que ses efforts auraient pour résultat la préservation, la croissance et la victorieuse expansion d'une France nouvelle sur la terre d'Amérique?"

Et, à cette éloquente question M. Chapais répond d'une façon doublement éloquente:

"Nous n'en pouvons douter lorsque nous nous rappelons son mot à Louis XIV: "Cette partie de la monarchie française deviendra quelque chose de grand." Ah! non, elle n'était pas en défaut, la prescience patriotique de notre illustre intendant, lorsqu'il écrivait ces lignes! Cette partie de la monarchie française est vraiment devenue quelque chose de grand. Détachée de la vieille mère patrie, après de longs combats, elle s'est orientée vers des hori-

zons nouveaux. Elle a résisté aux plus terribles tempêtes et traversé les plus redoutables crises. Le petit groupe canadien-français des bords du Saint-Laurent est maintenant un peuple dont la vitalité invincible défie toutes les attaques. Le pauvre Québec de 1671 s'est transformé, après deux siècles et un tiers de siècle, en une belle et populeuse cité. L'humble Ville-Marie de Maisonneuve et de Jeanne Mance compte aujourd'hui parmi les trente ou quarante plus grandes villes du monde. Et le Canada français, fier de ses origines, fort de ses traditions, marche d'un pas assuré vers l'accomplissement de ses destinées providentielles.

C'est la gloire de Talon d'avoir pressenti cet avenir et de l'avoir rendu possible par les travaux accomplis et les progrès réalisés, durant ses deux intendantsances. ”

* * *

C'est dans ce cadre grandiose, fait tout ensemble de vérité, d'impartialité et de patriotique émotion, que l'honorable M. Chapais présente son héros à ses compatriotes.

Je ne m'attarderai pas à dire en quel style souple et avisé, en quelles phrases le plus souvent courtes et pleines, parfois s'alanguissant en une riche et harmonieuse envolée, en combien de pages et en combien de chapitres, le distingué lettré nous donne son ouvrage.

J'aime mieux inviter les lecteurs de la REVUE CANADIENNE à goûter par eux-mêmes la mélodie de la phrase et l'aisance du style de ces dix-huit chapitres et de ces cinq cent quarante pages.

Je le répète, M. Chapais vient d'écrire là, d'une façon définitive je pense, l'une des plus belles pages de notre histoire. Le Colbert du Canada, comme il nomme l'intendant Talon, méritait d'être spécialement désigné à l'attention et à l'admiration de la postérité. Il lui fallait dans

l'histoire je ne sais quel piédestal du haut duquel il apparût aux générations de l'avenir digne de lui-même. M. Chapais le lui a donné.

Et de même que les grands historiens de la Grèce et de Rome, en donnant la vie pour toujours aux héros qu'ils ont chantés, se sont immortalisés; ainsi l'on ne séparera plus dans l'histoire de notre pays le nom du Colbert du Canada d'avec celui de son historien.

L'abbé Elie-J. Auclair.

Saint-Polycarpe, Soulanges, juillet 1904.



L'EVOLUTION DES PEUPLES ANCIENS ET MODERNES



UNE des principales manifestations qui ont résulté depuis un siècle, des progrès de la démocratie, des conquêtes industrielles et du développement extraordinaire des facilités de communication entre les différents pays, c'est la curiosité accrue des âmes: curiosité des actes collectifs des groupes appelés nations, des événements et incidents politiques; curiosité des faits personnels, des faits divers dont abondent les chroniques; curiosité de ce qui sort de la routine habituelle, crimes, émeutes, accidents, bizarreries, excentricités.

Cette curiosité, à son stage inférieur, s'appelle besoin de commérages et n'agrandit guère les âmes; à ses degrés supérieurs, elle s'appelle esprit scientifique, sens historique, soit de connaître les expériences nouvelles qui peuvent contribuer au mieux-être de l'humanité, désir de voir un peu de lumière jaillir au sein des phénomènes mystérieux qui nous environnent.

A venir jusque vers le commencement du siècle dernier, seules, les grandes familles se préoccupaient de leurs origines. L'histoire n'avait cure que des faits et gestes des puissants; elle racontait les hécatombes sanglantes, les chocs d'armées, les changements de décors aux façades

des grands édifices nationaux; le peuple, la foule des travailleurs étaient ignorés.

Aujourd'hui que chacun a conscience de posséder une part dans le patrimoine commun, que les humbles ont conquis leur droit de cité, la conception de l'histoire s'est modifiée, un intérêt plus puissant et plus général s'est attaché au passé, intérêt qu'ont vivifié les études des savants sur l'ethnologie, sur l'hérédité, sur l'évolution des races, sur les lois qui président à la grandeur et à la décadence des nations.

Que furent nos ancêtres, les hommes préhistoriques dont l'âme dirige encore la nôtre; quelles sont les ombres qui s'interposent entre notre conscience et notre volonté et nous ordonnent de penser dans les formes qu'ils nous ont tracées par delà les siècles? Qui a moulé d'avance nos idées dans la langue, cette langue dont nous avons varié, modifié, étendu à l'infini les sons et les vocables, mais dont la structure, l'ossature est constamment restée la même?

A ces questions les savants ont cherché et cherchent encore une réponse. Ils fouillent le sol, ils interrogent les ruines qui y sont enfouies, les pierres funéraires, les colonnes, les pyramides; ils déchiffrent les mystérieux hiéroglyphes qui, avant Cadmus, constituaient l'écriture. Et le sol parle: par sa stratification, au moyen de ses couches superposées, il leur dit l'âge d'antiques squelettes et démontre l'ancienneté de notre race; plus profondément encore, il étale à leurs yeux, les vestiges de flores qui durent être brillantes, de monstres gigantesques, les restes d'animaux qui n'existent plus de nos jours. Ainsi, il semble qu'avant l'arrivée de l'homme sur la terre, la nature se soit complu à élaborer des formes que nous trouverions bizarres et monstrueuses — tout est relatif — des combinaisons qui n'ont abouti qu'au chaos. Quand l'homme a paru, elle a pris une marche régulière, elle n'a plus inventé de nouvelles formes, elle n'a plus créé d'es-

pèces inédites. Et le règne animal se développe avec la régularité du règne minéral et végétal. L'homme seul s'agite, se déplace, se modifie, se transforme.

Les colonnes, les monuments, les pyramides, les pierres tombales racontent, dans une certaine mesure, la vie que nous appelons préhistorique, dont ils restent les seuls témoins. — Le travail de reconstitution d'existences depuis si longtemps éteintes, n'est pas facile, assurément, et il faut une longue concentration d'esprit et de profonds calculs pour trouver ce que représente dans la vie de tous les jours, tel monument, telle construction, tel amas de pierres. — Il est permis de croire que l'homme qui a fait élever sur ses cendres, de massives structures, attendait une vie future, qu'il avait foi en l'immortalité de l'âme; quel état puissant, car il a fallu beaucoup de bras pour construire l'œuvre qui doit perpétuer sa mémoire, et qu'il y avait dans son pays une hiérarchie de la puissance, de la richesse et de la situation sociale. On peut conclure encore, que les ouvriers comprenaient les avantages de l'union et de la collaboration, qu'ils avaient des connaissances géométriques et architecturales, qu'ils croyaient, eux aussi, en une autre vie et, qu'assis sur les pierres qu'ils taillaient, à l'heure du repos, ils devaient en regardant le ciel, se demander le secret des au delà, le mot des mystères de l'immensité. Ainsi, des peuples primitifs qui n'ont laissé que des pierres, nous savons déjà quelque chose.

Il en est, comme nos Indiens d'Amérique, comme des peuplades du continent noir, qui n'ont rien laissé; ils sont disparus tout entiers, tels les petits oiseaux dont on ne retrouve jamais les os.

La langue est plus explicite, car elle porte l'empreinte des âmes, elle dit ce qu'elles ont aimé, ce qu'elles ont craint, ce qu'elles ont espéré, ce qu'elles ont haï. Un savant, comme Maspéro, a pu nous révéler la vie intime des

anciens peuples de l'Égypte, nous apprendre quels étaient les travaux, les préoccupations, les bonheurs, les misères des différentes classes sociales, par l'étude de leurs hymnes, de leurs poèmes, de leurs prescriptions religieuses, de l'exposé de leurs croyances. Grâce toujours aux chercheurs érudits, nous savons ce que pensaient, comment vivaient, trois mille ans avant l'ère chrétienne, les ancêtres indo-aryens dont nous sommes issus.

Nous connaissons les sources profondes d'où nos âmes nous ont été transmises depuis cinquante siècles. Les sons et les vocables des langues indo-aryennes se sont modifiés et ont varié à l'infini ainsi que je viens de le dire, mais leur structure est restée la même; elles ont été le moule où se sont façonnés nos esprits. Il nous est permis maintenant de remonter la lignée directe de nos ancêtres et d'écouter, comme des souvenirs d'une lointaine enfance, ce qu'on nous raconte de leur vie. Le Caucase, l'Arménie, les territoires s'étendant entre la mer Caspienne et le golfe Persique, entre le Tigre et l'Euphrate, devraient nous devenir familiers, comme ceux qui bordent l'Atlantique, et qu'arrosent la Seine, la Loire, ou le Rhône.

* * *

La race aryenne s'est d'abord divisée en trois groupes, dont l'un émigra au Caucase, l'autre en Iran et dont le troisième peupla une partie de l'Inde. De cette époque lointaine, on n'a retrouvé, comme pour les premiers temps de l'Égypte et de l'Assyrie, que quelques monuments.

Dans les pays de soleil où demeurèrent nos primitifs ancêtres, la vie de la nature est si intense, et se manifeste avec tant de force, que c'est elle que l'on divinisa, d'après les souvenirs qui sont restés; on fit des dieux, du ciel, des astres et du vent; comme on trouvait du feu en tout — l'étincelle jaillissant de deux pierres qui se choquent, de

deux morceaux de bois frottés l'un contre l'autre, etc., — on en fit le principe de vie.

Il a été souvent observé que chez les peuples anciens, là où la belle nature dominait, c'est elle que l'on adorait, là où la bête féroce ou même domestiquée, restait puissante, comme en Afrique, le bœuf, le chat, le chien, c'est elle que l'on divinisait. L'idée d'un dieu unique est née dans le désert, où l'homme se trouvait plus seul, en présence de l'infini.

Le poète chanta le feu, le soleil et les astres, et il devint prêtre; les deux, alors se confondaient. C'est par lui que se fit l'unité nationale. Cependant cette unité était peu sensible; elle consistait dans les dieux et dans la langue commune, sans doute, mais les Aryens primitifs n'avaient ni princes, ni villes; c'étaient des pasteurs et des agriculteurs, disséminés sur de vastes espaces.

Puis, des peuplades étrangères arrivèrent, pour leur disputer les terres fertiles; et l'on connut la lutte. Avec le guerrier naquirent les castes qui presque toujours, dans l'antiquité, finirent pas amener la royauté absolue, après une période d'anarchie. Dans la vie des nations, il semble que l'ennemi ait constamment été un élément aussi nécessaire que les dieux.

Les deux grands livres, religieux et philosophiques à la fois, qui constituent à peu près tout ce qui reste de nos ancêtres aryens, le "Rig-Veda" et le "Zend-Avesta" font foi d'une culture relativement développée dans laquelle toutes les races européennes retrouvent leurs goûts, leurs aspirations, leurs instincts. La langue indo-aryenne dont les nôtres ont tiré leur origine, avait son type pur dans la Bactriane, nous dit-on, 3,000 ans avant l'ère chrétienne. Les Parsis de l'Inde ont seuls conservé les monuments écrits de cette antique civilisation. Les Arias et les Iraniens croyaient au péché originel, à une autre vie; ils avaient le culte de l'amitié, le respect du mariage et de la

femme, et nous pouvons revivre chez eux, des idylles amoureuses semblables à celles de notre temps. Le livre du grand prêtre, prophète et philosophe, Zoroastre, proclame comme des œuvres pies, la confession des péchés et la prière; il déclare sa croyance à l'enfer, aux châtimens dans une autre vie et au pardon des péchés, quand il y a sincère repentance.

Plus tard, comme cela est arrivé partout, au temps du paganisme, les prêtres ont abusé de leur pouvoir; aux sacrifices de lait, d'huile et de fruits de la terre, ont succédé les sacrifices sanglants; ce qui fit qu'à l'idée des dieux, se mêla une impression de terreur.

Les dogmes se modifièrent ensuite; l'imagination orientale un peu hystérique se donna libre cours; on expliqua la genèse de toutes choses d'une manière baroque ou bizarre; les prêtres continuèrent à dominer par la puissance des charmes magiques, l'évocation des esprits, les sortilèges. Les actes des prêtres, des guerriers, des rois, magnifiés par l'esprit poétique de ceux qui ont écrit les livres sacrés, composent toute notre science relativement à ces époques reculées. Il faut reconstituer la vie des humbles, comme l'a fait Maspéro, avec les mêmes documents; elle nous apparaît dans le vague brumeux de la distance, comme une idylle naïve, comme un acte de résignation et de foi, un cri de guerre, un rêve flottant devant l'infini et l'inconnu qui terrorisent ou attirent.

Guerres entre peuplades pour la possession des terres fertiles, migrations, telle a été la vie politique de ces peuples pendant des siècles nombreux. Plus tard, vinrent de grands rois qui ont été les précurseurs d'Alexandre et de César, Cyrus et Darius. Cyrus laissa aux vaincus leurs biens et leurs dieux. "Les dieux ne s'irritèrent pas contre lui, dit Eschyle, parce qu'il fut plein de sagesse." L'empire de Darius, un peu moins de cinq siècles avant l'avènement d'Auguste, couvrait presque tout l'univers civilisé.

Nous savons encore que, six ou sept cents ans avant l'ère chrétienne, les plus puissants, alors des Aryens d'Asie, les Mèdes, prirent contact avec les Aryens d'Europe émigrés à une époque inconnue — les Vikings ou Northmen, les Bas-Allemands, les Scythes, les Finnois — et traversèrent le Don, le Volga, le Dniéper.

* * *

Déjà la Grèce et Rome, peuplées, elles aussi, d'hommes de race aryenne, la seconde continuant l'œuvre de la première, préparaient l'entrée de l'Europe dans la voie du progrès et établissait l'unité qui devait favoriser l'expansion du christianisme.

Le soleil, a-t-on dit, a allumé autour de la Méditerranée, les premiers foyers de la véritable civilisation. La Grèce, dans ses petites villes, dans ses minuscules républiques, a créé une sorte de serre-chaude où mûrirent, pour le monde à venir, tous les fruits du progrès: art, poésie, littérature, sciences, commerce. Elle fut la pépinière où pendant longtemps on alla chercher la beauté pure, le pur idéal, qui devaient se greffer, plus tard, sur les plantes encore sauvages mais pleines de sève et de vigueur, du centre et du nord de l'Europe. Elle reçut, comme engrais, les vestiges des civilisations mortes, de la Vallée du Nil, de l'Euphrate et du Tigre. Elle connut, elle aussi, à l'origine, au temps des Pélasges, les constructions colossales, mais peu artistiques, l'effort de beaucoup de bras plutôt que le travail de beaucoup de pensées. Puis, le climat, sans doute, les beautés naturelles ont affiné le sens esthétique du Grec, lui ont donné cette finesse de perception, ce goût délicat des nuances qui le distinguent tant de l'oriental aux transes hystériques et à l'imagination surchauffée.

Les chercheurs ont trouvé, en ces derniers temps, des documents relatifs à l'histoire de la Grèce qui remontent

à trente siècles avant l'ère chrétienne, à l'époque qui revit chez Homère, dans l'Illiade et l'Odyssée.

La Grèce a fait connaître au monde la véritable liberté; elle a fondé des républiques idéales, introduit dans les gouvernements l'élément démocratique; elle a fondé la philosophie et déterminé les règles du droit naturel. Lorsque les hommes qui l'honorent le plus, eurent appliqué leurs facultés critiques à son système religieux héréditaire, ils furent convaincus que ce système ne sauvegardait ni la morale, ni l'élévation de l'esprit ou du cœur, et, alors, ils cherchèrent à substituer à leurs dieux, la pure vérité philosophique. Ce mouvement a été le plus puissant des annales profanes de l'antiquité.

Personne n'oubliera jamais que la Grèce est le flambeau brillant qui a éclairé le monde, quelles qu'aient été les péripéties de sa vie nationale et politique. Elle a été dominée, tour à tour, par les Romains, les Wisigoths, les Vandales, les Slaves, les Vénitiens, les Turcs. Elle s'est endormie sous le joug; mais humiliée et opprimée, elle a toujours persisté dans son rêve de résurrection que le siècle dernier a vu s'accomplir; la patrie d'Homère, de Platon, d'Aristote, ne peut mourir.

* * *

Tout a été dit sur l'Empire romain, ce vaste facteur d'unité, cet assimilateur merveilleux qui semble avoir été choisi par la Providence pour compléter l'œuvre de Cyrus, de Darius, d'Alexandre, et pour établir dans le monde, l'homogénéité relative dont le christianisme avait besoin, pour le pénétrer tout entier; qui a prêté à l'Eglise elle-même, la constitution hiérarchique qui, depuis lors, fait sa force.

Sa civilisation, cependant, lui est venue de la Grèce: à partir du 12^e siècle avant l'ère chrétienne, des colonies

grecques se sont établies sur les bords de la Méditerranée et de l'Adriatique; or, Rome n'a commencé à exister que 700 ans avant Jésus-Christ. L'un et l'autre pays ont eu des dieux communs. C'étaient des dieux familiers, installés au foyer; chaque famille avait les siens. Ils nous font l'effet de fictions hétérogènes, souvent baroques; leur culte nous semble avoir été entretenu par l'Etat à des fins patriotiques. Nous savons, que pour le Romain instruit du temps de Périclès, la religion était déjà de la mythologie. Cependant, ces conceptions religieuses de la Grèce et de Rome, renferment un élément mystique profondément implanté dans les habitudes et même dans les consciences, que l'on trouve chez Tacite, chez Suétone, comme chez Cicéron: la croyance à une révélation permanente, aux augures, aux aruspices, à des dieux qui sont des conseillers bienveillants et dont la voix signale l'occasion favorable, les dangers du présent, les pièges de l'avenir.

Dans l'antiquité, les hommes étaient plus pénétrés de l'idée de Dieu et des choses surnaturelles que nous ne pouvons l'être; la civilisation industrielle, surtout depuis deux siècles, a compliqué notre existence à l'infini et étendu nos besoins matériels. L'homme primitif, dont l'habit était une simple toison de brebis, et la nourriture, des fruits que la terre lui fournissait sans travail, était plus près du monde surnaturel, de Dieu, que nous avec tous les besoins de notre vie physique. Sans la divination, a-t-on dit, les religions gréco-italiennes soutenues par le seul effort de l'imagination qui les avait enfantées, se seraient, de bonne heure, affaissées sous le vide de leur doctrine.

Hérodote raconte qu'Apollon a retardé la prise de Sardes. Platon ne veut pas heurter de front les croyances et déclare que les oracles de Dodone et de Delphes ont rendu de grands services à la Grèce. Aristote admet la divination comme faculté naturelle. Les auteurs latins, Tacite et Suétone, indiquent avec soin tous les signes par

lesquels les dieux avaient dévoilé aux empereurs romains la dignité qui les attendait.

Je n'ai pas parlé des races sémitiques: elles ont des monuments plus anciens que ceux que l'on a trouvés chez nos ancêtres aryens. La civilisation, en tant qu'il nous en reste des vestiges historiques, semble avoir passé de l'Assyrie à l'Égypte. Les mots "Eridu," nom de la plus ancienne ville de la Babylonie, et Memphis, nom de la plus importante et l'une des plus anciennes villes de l'Égypte, signifient la même chose, d'après un savant allemand, M. Fritz Hommel, professeur de langues orientales: "Bonne Ville" ou plutôt "Ville du Bon" (de Dieu).

Ainsi que cela se pratique encore aujourd'hui dans l'Ouest américain, les Assyriens ont apporté, en émigrant, le nom de leur ville d'origine. Or, Memphis était la capitale des Pharaons de la sixième dynastie, 3,000 ans avant l'ère chrétienne, c'est-à-dire, à l'époque où l'on trouve les premières traces des Aryens.

"Il est interdit de faire parler la même langue aux deux frères, l'Aryen et le Sémite, dit M. Renouvier ⁽¹⁾ parce qu'ils l'auraient conservée; et il n'est pas permis de leur faire parler deux langues différentes, quand ils ont des parents qui, sans doute, en parlent une et doivent la leur transmettre comme cela se fait... Cependant, ils ont des souvenirs communs. Disons donc que, pendant la durée de leurs communications originaires, ils ont manqué de la parole distincte; ils n'ont pas énoncé de propositions logiquement réductibles à une loi de formulation quelconque... Une nation peut, dans certains cas, perdre son idiome et parler comme l'étranger, mais elle ne saurait développer son langage une fois trouvé, en sens contraire de son génie. Il n'existe pas d'exemples d'un peuple qui

(1) *Essais de critique générale*, vol. IV, p. 362.

ait changé la grammaire de sa langue traditionnelle, et même, dans l'ordre de la spontanéité, cela ne se peut point."

Voici donc la confirmation de la confusion des langues, près de la tour de Babel.

Une autre vérité incontestée, c'est qu'un objet d'utilité matérielle, et d'usage quotidien, ne peut se perdre, comme les conquêtes intellectuelles de la civilisation. Ainsi les peuples se sont dispersés à une époque fort primitive, si nous en jugeons par l'état actuel des nègres d'Afrique.

Les Aryens et les Sémites sont restés des ennemis héréditaires jusqu'à notre siècle; à travers tout le Moyen Age, les Arabes, les Turcs, ont lutté contre l'Europe aryenne; les Maures ont conquis l'Espagne. Les Juifs restent comme une éternelle pieuvre, au cœur de toutes les nations. "L'Eternel vous ouvrira ses greniers, leur dit le prophète Ezéchiel, afin que vous puissiez prêter à beaucoup de peuples (il ne mentionne pas avec usure, c'est sous-entendu) sans avoir besoin vous-mêmes d'emprunter." Et lorsqu'il veut le menacer, il s'écrie: "Les étrangers seront vos créanciers et vous ne serez pas les leurs!"

Je ne continuerai pas dans cette voie, ce serait fastidieux. Je comprends, mesdames et messieurs, qu'au milieu des tracas de la vie moderne, ils sont peu nombreux ceux qui peuvent se complaire dans ce retour vers un passé si reculé, pour la plupart les "heures d'histoire (1)" sont clairsemées. Rendons-nous compte, cependant, de l'attrait qu'offre aux savants la recherche du berceau du monde et de la civilisation; leur bonheur est un peu celui qu'éprouve un propriétaire à reconstituer les diverses phases par lesquelles a passé son domaine, à relire les vieux titres, les vieux contrats, et, gardons-leur un peu de

(1) Titre d'un ouvrage de M. Melchior de Vogüe.

notre reconnaissance, car dans ce champ qui peut sembler bizarre à plusieurs, c'est toujours pour l'humanité qu'ils travaillent.

Nous allons donc abandonner les vieux peuples et leurs dieux. Constatons, en passant, que, dans toutes les mythologies il y a quelques parcelles de la vérité éternelle.

On se rappelle les vers de Musset:

“ Regrettez-vous le temps où le ciel sur la terre
Marchait et respirait dans un peuple de dieux ? ”

Nous lui répondrons par ceux-ci d'un de mes amis d'outre-mer, M. Désiré Corbier, publiés récemment:

Nous ne regrettons pas le temps où l'arbre et l'onde,
Le mont, l'air et la plaine étaient peuplés de dieux.
Car la terre souffrait d'une douleur profonde,
Dans ces âges lointains qui semblent radieux.
Le monde, plus divin, n'était pas moins sauvage;
Bien que le genre humain eût ses dieux près de lui,
Il endurait la faim, le meurtre et l'esclavage,
Et le joug des tyrans pesait comme aujourd'hui.
C'est en vain que, trouvant sa misère trop lourde,
La terre aux immortels racontait son chagrin;
Saturne était aveugle, et Vénus était sourde;
L'univers gémissait; l'Olympe était serein.
L'homme sentait déjà l'inféconde espérance
Tromper jusqu'à la mort son cœur endolori;
Mille dieux souriants contemplaient sa souffrance;
Mais tous s'en sont allés sans l'en avoir guéri.”

Ainsi donc pour résumer, si nous jetons un coup d'œil sur l'histoire du monde, avant la venue du Christ, nous voyons d'abord des tribus nomades menées par des

prêtres, ministres du soleil, du ciel ou de l'onde; les unes ne laissant aucune trace de leur passage, d'autres léguant à la postérité de vastes tombeaux et des livres sacrés. Elles sont d'abord composées de pasteurs et de laboureurs; pour les besoins de leur défense mutuelle ces hommes se groupent en grand nombre; des villes se créent, des castes s'organisent et il se constitue entre tous un simulacre d'union nationale. La civilisation va se développant, au milieu des guerres et des révolutions; de véritables nations s'affirment au jour, et il arrive que le monde presque tout entier devient un vaste empire.

Rome a accompli ce progrès de dominer les hommes autrement que par la force des armes; elle a fondé des administrations civiles; elle s'est assimilé les Wisigoths, les Gaulois, les Ibères, les Goths; elle a établi un ordre relatif — la sécurité telle que nous la connaissons est une chose très moderne. — Enfin, comme la Grèce, elle a laissé des monuments impérissables et légué aux Barbares un précieux héritage.

* * *

Maintenant les nations européennes vont se constituer par la guerre, par le sang, le fer et le feu. L'idée chrétienne, l'idée de paix dont la semence bénie venait de tomber sur le monde, sera des siècles nombreux avant de pénétrer dans les âmes et de déraciner l'hérédité belliqueuse et destructrice qui est au sein de chaque entité, de chaque groupe. Elle n'a pas encore passé dans le domaine des faits, et peut-être ne verrons-nous pas, nous-mêmes, ce but si désirable atteint.

Peu à peu la civilisation se renferme à Byzance et y donne son dernier spasme; avec les manuscrits, débris de l'Empire d'Occident agonisant, elle se réfugie dans les monastères.

Et voilà que commence l'œuvre d'adoucissement des barbares.

Je lisais quelque part, cette comparaison que je trouve fort juste: Jetez sur un feu brillant, une brassée de fagots encore verts, nouveaux et bien fournis; il vous semblera que ce feu tout de suite, va s'éteindre — mais attendez! et à travers la fumée, vous verrez la flamme s'élancer plus vive et plus ardente. — Il en fut ainsi après les invasions des barbares et la chute de Rome; la civilisation a rétrogradé, elle a été longtemps stationnaire, mais elle a repris sa route, enfin plus brillante et se perfectionnant désormais indéfiniment.

Hélas! tout ce qu'il y a de sang, tout ce qu'il y a de souffrances et de misères dans l'évolution de l'Europe moderne! Elle s'est faite de saignées périodiques, saignées surtout au cœur des mères, saignées autour des berceaux; d'anarchie, de famines, d'oppression, de servage. Qui sait tout ce qu'il y a sous les édifices sociaux, de haine, ou plutôt de détritibus de haines? S'en est-il au moins constitué un fumier destiné à faire germer des Etats prospères, ce sang a-t-il été une rosée fécondante?

Les Européens ont rapporté des croisades en Orient, des trésors précieux qui ont contribué puissamment au progrès. La guerre, dit-on, est une école de courage, d'énergie, de dévouement. Les poètes ont chanté les héros, et chez plusieurs petits peuples, Tchèques, Polonais, Bulgares, ces chants sont les remparts qui ont protégé leur vie distincte et leur langue maternelle.

E. de Nevers.

(A suivre)



LES OUBLIÉS

LES AMOURS MALHEUREUX DE MAITRE CRANE

(Suite et fin)

UN jour d'automne, Ichabod, distrait et rêveur, était assis sur un tabouret élevé d'où il dominait, dans son docte royaume, tous ses petits sujets. Sa main droite brandissait nonchalamment son sceptre, la fêrule traditionnelle; mais la verge de justice reposait devant lui sur trois clous contre le mur. Sa table était couverte d'articles de contrebande et d'armes défensives prohibées : pommes à demi rongées, canonnières, toupies, cages à mouches, une légion de petits papiers en forme de cocottes. Apparemment le digne magister venait de terrifier l'école par quelque châtement exemplaire : tous les écoliers avaient la tête baissée sur leurs livres ou chuchotaient à voix très basse, et le silence était à peine troublé par le léger bourdonnement de leurs lèvres. On vit entrer brusquement un nègre vêtu d'une jaquette et d'un pantalon de gros drap, la tête couverte d'un fragment de chapeau semblable au pétase de Mercure; il tirait derrière lui, par une corde en guise de bride, un cheval hérissé, à moitié sauvage, qui avança la tête jusque dans la salle. Ichabod se leva subitement, prêt à interpeller les deux intrus; mais le nègre s'écria qu'il était envoyé par Balt Van-Tassel, pour inviter maître Ichabod à une fête qui devait avoir lieu, à la ferme, le soir même. Après s'être acquitté de cet agréable message avec l'air d'importance et avec l'accentuation

solennelle particuliers à tout nègre employé aux petites ambassades de cette nature, il monta sur son cheval, sauta par-dessus le ruisseau et disparut bientôt dans la vallée.

L'école, si paisible quelques secondes auparavant, éclata tout à coup en applaudissements et en clameurs; on s'empressa de toutes parts pour venir réciter, avec une volubilité inextricable, des leçons mal apprises: l'instinct des écoliers est infailible; ils savaient bien, les malicieux! que maître Ichabod ne pouvait plus se montrer sévère, et qu'eût-il même voulu ressaisir les rênes de son autorité, il n'en aurait plus eu le temps. Un quart d'heure après, les livres étaient jetés pêle-mêle sur les rayons, les encriers roulaient sous les bancs renversés, et les jeunes espiègles s'échappaient comme une légion de diabolins déchaînés, allaient se culbuter, en criant, sur la pelouse.

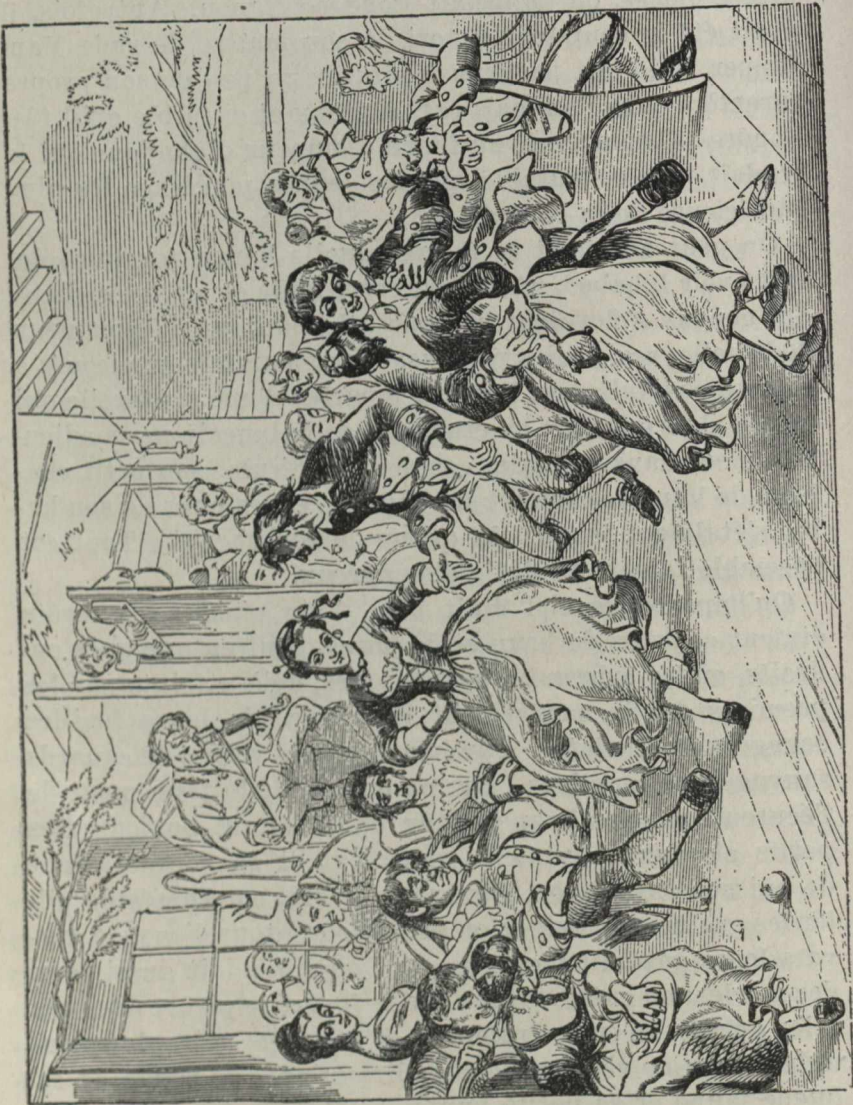
Notre galant Ichabod n'eut garde de se souvenir que sa tâche ordinaire du jour n'était pas même à demi faite. Après avoir passé près d'une heure à sa toilette, brossant et nettoyant de son mieux son unique habit, d'un noir luisant; après avoir longuement étudié l'expression de ses regards dans un morceau de miroir brisé, il se mit en route pour emprunter un cheval au fermier le plus voisin, vieillard hollandais, très sujet à la colère, qui s'appelait Hans Van-Ripper. Apparemment Van-Ripper était, ce jour-là, en veine de bonne humeur; il prêta son cheval sans trop murmurer: à vrai dire, c'était un pauvre animal (le cheval!); épuisé au travail de la charrue, il avait perdu presque tout ce qui constituait l'existence de sa jeunesse, excepté ses vices. Il était décharné; son poil rare lui donnait un air de vieille brosse; son cou rappelait celui d'un dromadaire, et sa tête celle d'un marteau; sa queue et sa crinière en désordre étaient nattées avec de la bourre; son œil droit avait perdu sa pupille et errait de çà et de là comme la fenêtre ronde d'une lanterne de corne, tandis que l'autre avait la vivacité d'un feu follet. Cependant, en sou-

venir de son ardeur éteinte et de son impétuosité des années écoulées, on l'appelait Poudre-à-Canon. Autrefois, il avait été le coursieur favori de son maître, le rude Van-Ripper, qui était parvenu à infuser un peu de son propre caractère dans l'animal; car, si vieux et si faible qu'il fût, Poudre-à-Canon avait un fonds d'humeur diabolique qui le rendait plus redoutable que les jeunes pouliches les plus capricieuse de la contrée.

On peut aisément se figurer quelle bonne tournure devait avoir Ichabod, monté sur cette laide et mauvaise bête. Ses genoux s'élevaient presque à la hauteur du pommeau de la selle; ses coudes pointus, tirés en arrière et secoués à chaque pas, faisaient l'effet des pattes d'une sauterelle qui essaye de s'envoler; sa cravache se balançait perpendiculairement dans sa main, comme une fêrule; son petit chapeau de laine descendait sur son nez, et les pans de son habit s'étalaient jusqu'à la queue de son cheval. Tout cet ensemble faisait un drôle d'amoureux.

Qu'importe! le ciel était bleu, l'air tépide; les forêts étaient colorées de brun et de jaune, sauf en quelques endroits, où les arbres les plus tendres, déjà atteints par les premiers froids, marbraient la nuance de leurs feuilles orangées et écarlates. Par instants, des volées de canards sauvages traversaient l'air; on entendait le jappement de l'écureuil sur les branches du chêne et du bouleau; les petits oiseaux chantaient, sautaient et se poursuivaient de buisson en buisson, d'arbre en arbre, empressés de piler les graines répandues en profusion autour d'eux. A travers leurs gazouillements joyeux, on entendait aussi ceux des merles; on entrevoyait dans le fourré le pivert avec ses ailes dorées, sa crête cramoisie et sa gorge noire, le splendide oiseau de cèdre avec ses ailes teintées de rouge, et sa queue jaune et sa petite huppe de plumes, le geai se renorgeant dans son glorieux vêtement bleu de ciel, criant, bavardant, sautillant et provoquant tous les chanteurs des bois.

Ichabod contemplait avec délices ce beau spectacle de



Ichabod au bal.

l'automne, symbole de l'abondance. Des pommes innom-

brables accablaient les arbres de leur poids et en courbaient les branches jusqu'à terre; d'autres emplissaient déjà les paniers destinés au marché, où étaient réunies en petites collines et réservées au pressoir à cidre. Plus loin, les champs de blé indien, dont les épis d'or s'entremêlaient au vert feuillage, rappelaient les gâteaux et les puddings de la ferme de Van-Tassel; les jaunes citrouilles, qui tournaient leurs ventres rebondis au soleil, n'étaient point non plus déplaisantes au regard; et la douce odeur des ruches attirait l'imagination de notre voyageur dans la riante perspective des gâteaux à thé bien beurrés, et garnis de miel et de mélasse par les délicates mains de Katrina.

Bercé dans ces pensées nourrissantes et ces espérances sucrées, Ichabod arriva bientôt sur le sommet d'une longue colline. Le soleil inclinait lentement son disque immense vers l'occident. La surface de Tampan-Zee, calme et brillante, réfléchissait tout le spectacle de la nature, l'ombre bleue d'une montagne, quelques nuages dont les couleurs changeaient insensiblement à mesure que s'abaissaient les derniers rayons du jour, les crêtes boisées de ravins qui surplombaient en divers endroits la rivière. Au loin, on apercevait un vaisseau aux voiles pendantes, doucement balancé par la vague et parfois traversant des éclats de lumière où il semblait suspendu dans l'air.

Il était presque nuit lorsque Ichabod arriva dans le manoir de Balt Van-Tassel. La réunion était nombreuse. Les vieux fermiers à peau bronzée s'étaient parés de leurs larges vêtements, de leurs chaussettes bleues et de leurs vastes souliers garnis de boucles d'étain; leurs femmes, petites, vives et sèches, avaient tiré des armoires bien rangées leurs bonnets froncés, leurs robes courtes à taille longue, leurs gros jupons aux amples poches de calicot et aux ceintures garnies de ciseaux et de pelotes. Les rieuses jeunes filles étaient attelées d'une toilette presque aussi

antique que celle de leurs mères, à l'exception de quelques détails nouveaux, tels que chapeaux de paille ou rubans frais à la mode. Deux ou trois des plus jolies s'étaient hasardées à paraître en robe blanche, grave symptôme de l'invasion des modes citadines, et qu'on ne remarquait pas encore chez les jeunes gens, toujours fidèles aux habits à pans carrés, garnis de boutons brillants, et surtout à l'usage de tresser leur rude chevelure en queues attachées avec des peaux d'anguille, puissant cosmétique, très fortifiant, supérieur sous tous les rapports à certaine graisse très célèbre aujourd'hui.

Dans toute fête, il faut un acteur principal. Quel était cette fois le roi de la réunion? — Van-Tassel? Il était trop modeste ou trop insouciant. — Ichabod Crane? Il arrivait un peu trop tard. — Brom Brunt, accouru, longtemps avant notre héros, sur son cheval Darevil, comme lui plein de fougue et que seul il pouvait gouverner, s'était évidemment emparé du premier rôle, et il était l'objet unique de l'attention de toutes les fillettes qui remplissaient de leur charmant caquetage le vaste parloir de la ferme.

Mais n'anticipons pas, et commençons par jeter, avec Ichabod, un regard sur la table à thé, centre vers lequel se tournent tous les visages.

Une gigantesque théière, d'où s'échappent de blancs tourbillons de vapeurs, s'élève au milieu de la plate-forme massive; alentour sont rangés des plats énormes de gâteaux; des pâtés de pommes, de pêches et de courges; des tranches de jambon, de bœuf fumé; des compotes de prunes, de poires, de coings; des poulets frits et rôtis, des bols de lait et de crème, et une si prodigieuse variété de petits accessoires friands, brillants, attrayants, qu'il faut renoncer à les décrire. Ichabod était ébloui. Bonne et reconnaissante créature! Son cœur s'agrandissait avec son amour à mesure que son estomac sentait se redoubler et s'aviver ses désirs; son intelligence s'exaltait en mangeant comme

celle de la plupart des autres hommes en buvant. Il roulait ses grands yeux verts tout autour de lui et de la plus étrange façon du monde, et il s'enivrait de l'idée qu'un jour, certainement, il serait l'heureux possesseur des sources mêmes de tout ce luxe et de toute cette splendeur. Ah! comme il tournerait vite alors le dos à sa vieille école! comme il aurait plaisir à faire claquer ses doigts au nez du vieux Hans Van-Ripper et à ceux de tous les fermiers importants ou ridicules qui semblaient lui faire une grâce aujourd'hui en l'admettant au bout de leur table!

Ses heureuses rêveries furent interrompues par les sons harmonieux qui appelaient la jeunesse à la danse dans le grand vestibule. L'orchestre se composait d'un musicien, vieux nègre à cheveux blancs, honoré de la fonction poétique de faire sauter et valser les habitants du pays depuis un demi-siècle. Son violon, aussi vieux et aussi usé que lui, n'avait plus que deux ou trois cordes couvertes de nœuds. Il accompagnait chaque mouvement de son archet d'un branlement de tête, et il n'oubliait jamais de saluer jusqu'à terre, en frappant du pied, tout nouveau couple qui entrait dans le cercle des danseurs.

Ichabod n'était pas moins fier de ses grâces à la danse que de sa supériorité dans l'art du chant. Dès qu'il se mettait à danser, ses bras, ses jambes, sa tête, son nez, ses oreilles, toutes ses fibres tressaillaient, s'agitaient, se démenaient, s'évertuaient de telle façon qu'on ne savait plus sur quel endroit de son corps reposer un regard; c'était un tourbillon de gestes à donner le vertige, une dislocation universelle de toutes les jointures à faire craindre de recevoir à travers le visage, si loin que l'on fût placé, un bras ou une jambe de cet enragé danseur. Aussi avait-il un succès inouï près d'une portion considérable de l'assemblée qui apprécie fort ce genre d'exercice, c'est-à-dire des nègres de tout âge, de toute origine, venus des fermes voisines, et formant, derrière le cercle des invités, des pyra-

mides de figures luisantes, roulant le blanc de leurs grands yeux et montrant en riant leurs doubles rangées d'ivoire d'une oreille à l'autre.

Katrina elle-même riait ou souriait au spectacle extraordinaire de cette agilité furibonde, tandis que Brom Brunt se tenait à l'écart et semblait dévoré par l'amour et la jalousie.

Quand la danse fut terminée, Ichabod fit le tour de la salle, pour recueillir les compliments qu'il croyait avoir si bien mérités; mais il dut éprouver quelque désappointement: les groupes de gens raisonnables, assis çà et là, parlaient de toute autre chose que de ses exploits. Les uns causaient de la guerre contre les Anglais; un gros Hollandais à barbe bleue racontait qu'il avait presque pris une frégate anglaise avec un vieux canon de neuf livres qu'il tirait du haut d'un rempart de boue; malheureusement son canon s'était crevé à la sixième décharge. Un vieux gentilhomme avait fort habilement mis à profit son talent en escrime, dans la bataille de Whitplains, en parant avec une petite épée une nuée de boulets qu'il entendait siffler autour de sa lame, et dont un seul glissa sur la poignée où il laissa sa trace. Un autre groupe s'entretenait des voisins du val Dormant, et Ichabod, séduit par un sujet si fécond, oublia toutes ses prétentions à la louange publique pour écouter un petit fermier maigre, à nez pointu, qui devisait d'une voix gémissante à propos des cris de douleur qu'il avait souvent entendus, disait-il, autour de l'arbre où le major André avait été fait prisonnier; il ajoutait que rien n'était plus triste au monde, sinon les profonds soupirs de la femme blanche ensevelie dans la neige, et qui, toutes les nuits du mois de décembre, s'élevaient de terre au carrefour des Bras-Rouges. Tout intéressantes que fussent ces histoires, on en revenait toujours à parler de la légende favorite du val Dormant, celle du cavalier hessois. Si vieux que fût déjà ce poème fantastique, il

s'enrichissait sans cesse de quelque épisode nouveau. Van-Flog, le forestier, avait rencontré dernièrement l'homme sans tête qui attachait son cheval à la tombe du cimetière; tremblant à cette rencontre imprévue, il s'était caché dans un angle de l'église, et il avait vu le Hessois remonter sur son cheval, descendre le sentier de la colline et traverser le petit pont de bois jeté sur le ruisseau. Personne ne mit en doute le récit de Van-Flog, et l'on convint que de tout temps ce chemin, ombragé de saules pleureurs, et si triste même en plein jour, avait été une des promenades préférées par le cavalier sans tête. Le vieux Rembracht, quoique peu crédule d'ordinaire, avoua qu'une nuit il avait aussi fait la rencontre du Hessois au bord de la forêt, qu'il avait été obligé de monter en croupe derrière lui, et qu'il avait galopé ainsi de buisson en buisson, de colline en colline, jusqu'au pont de bois, où le malin esprit, s'étant transformé tout à coup en squelette, l'avait jeté dans le ruisseau et s'était enlevé vers les sommets des arbres au milieu d'un éclat de tonnerre.

Brom Brunt, qui venait de s'arrêter près du narrateur, prit en ce moment la parole avec autorité, déclara qu'il tenait cette aventure du vieux Rembracht pour la vérité même, et raconta que, quant à lui, revenant une nuit du village de Sing-Sing, il avait barré la route au soldat nocturne, et lui avait offert de courir avec lui, en pariant un bol de punch. Le Hessois avait accepté; Darevil était parvenu à dépasser le cheval fantôme, et avait fait le tour de toute la vallée; mais, précisément au bout du pont de l'église, le Hessois, honteux de sa défaite, avait disparu dans un éclair de feu.

Pendant que l'on s'entretenait de ces apparitions, les lumières s'étaient éteintes l'une après l'autre. Les figures n'étaient plus éclairées que, d'instant en instant, par les rapides lueurs des pipes enbrasées; les voix étaient devenues insensiblement plus lentes et plus basses. Ichabod

attentif, muet, plongé dans une méditation profonde, n'en-



Une mauvaise rencontre.

tendait plus que vaguement ce qu'on disait encore de

l'homme sans tête et du pont de bois. Il rêvait tout éveillé, et ce qu'on racontait, il le voyait.

Insensiblement tous les bruits de la fête cessèrent dans la maison de Van-Tassel. Les vieux fermiers firent asseoir leurs familles dans les lourds fourgons. Quelques demoiselles montèrent à cheval escortées par leurs frères ou leurs fiancés. Bientôt le silence ne fut plus troublé que par quelques lointains éclats de rire mêlés aux retentissements du sabot des chevaux heurtant les cailloux et au sourd roulement des roues. Enfin les plus faibles sons se perdirent dans la nuit. Un seul des invités n'avait pas encore franchi le seuil de la porte. Ichabod avait sollicité de Katrina quelques minutes d'entretien. Qu'osa-t-il lui dire? Qu'osa-t-elle répondre? il serait téméraire de rien affirmer; mais quand Ichabod sortit, son visage ne brillait plus de fierté et d'espoir. Sans doute la jeune coquette avait rudement malmené ses pauvres illusions. Le malheureux maître d'école avait l'air d'un soleil dont une éclipse vient d'enlever tous les rayons: ses oreilles tombaient à droite et à gauche; ses grands yeux étaient ternes; son front était incliné à la hauteur où s'élevait d'ordinaire son menton. Katrina lui avait-elle nettement avoué que si elle l'avait laissé se repaître de chimères, elle n'avait eu d'autre but que d'exciter la jalousie de Brom Brunt? Avait-elle eu le cruel courage de lui faire comprendre qu'il était un sot de s'imaginer qu'on pût aimer un personnage de son espèce, si laid, si gourmand et si lâche, si prétentieux et si ridicule! Assurément quelques paroles de cette nature peu agréable bourdonnaient autour de la tête d'Ichabod Crane, tandis qu'il pressait du talon les flancs de sa rosse rétive; car il avait vraiment plutôt l'air d'un voleur de poulailler que du héros triomphant d'une aventure d'amour.

Le paysage avait changé: Ichabod n'admirait plus ni les vergers, ni les moissons, ni les bois, ni le fleuve, ni le ciel;

tout était sombre autour de lui. Les eaux du Tappan-Zee, si brillantes peu d'heures auparavant, étaient huileuses et plombées. Le vaisseau à l'ancre lui faisait l'effet d'un spectre. Plus de chants d'oiseau: de loin en loin l'abolement lugubre d'un chien de garde ou le cri strident d'un pauvre oiseau surpris par un ennemi invisible. Quel moment eût été plus favorable pour se délecter dans les souvenirs des apparitions et des sortilèges qui avaient si souvent ému et charmé l'imagination d'Ichabod! Mais, chose étrange! dans la disposition d'esprit où il était alors, le malencontreux magister ne trouvait plus aucun plaisir à toute cette poésie du démon. Il la trouvait au contraire maussade, inopportune, et il eût bien voulu la chasser loin de lui. C'est ce qu'il essayait vainement. Il éprouvait un certain frissonnement qui commençait à lui faire claquer les dents et qui faillit les lui briser quand il approcha d'un chêne célèbre dans le pays, géant de tous les arbres qui l'entouraient, et dont les tiges tortueuses et fantastiques eussent été assez grosses pour former des troncs ordinaires. Cet arbre était précisément celui qui avait été témoin de l'histoire tragique du major André. Ichabod fouetta son cheval en sifflant: horreur! l'arbre lui renvoya son sifflement à travers les branches. Quelque chose de blanc apparut au milieu du tronc. Ichabod ferma les yeux. A deux cents mètres de l'arbre, un petit ruisseau traversait le chemin et courait se perdre dans une vallée marécageuse et boisée connue sous le nom de marécage de Willy. Quelques planches de bois à demi brisées servaient de pont, vis-à-vis un groupe de chênes et de châtaigniers entremêlés de vignes sauvages qui formait une masse sombre et impénétrable. C'était sous ces châtaigniers que les soldats s'étaient cachés pour épier et surprendre le major. Le cœur d'Ichabod battait avec violence: il pressa son cheval et voulut franchir le pont d'un seul saut; mais, au lieu d'aller en droite ligne, la vieille bête obstinée

fit un mouvement de côté, et se jeta contre le garde-fou. Ichabod tira la bride à droite, et l'animal s'élança, dans une direction tout opposée au chemin de l'école, à travers un bois de mûriers sauvages et un buisson de sureaux. Le pédagogue exaspéré s'escrima avec rage de la cravache et du talon contre les maigres côtés de Poudre-à-Canon, qui interrompit subitement son galop, au risque de faire tomber à vingt pas son triste cavalier. Au même instant, l'oreille sensible d'Ichabod perçut le faible bruit d'un clapotement dans l'eau, et son œil avide entrevit, à travers les ombres noires du petit bois, sur la margelle du ruisseau, une forme humaine sombre, immobile; ses cheveux se hérissèrent d'effroi. Que faire? que devenir? il était trop tard pour fuir: les fantômes ont des ailes. Il fit effort pour recueillir ce qui lui restait de courage et cria d'une voix tremblante: — Qui va là? — Point de réponse. Il répéta sa question avec un accent caverneux; — même silence. — Ichabod flagella vigoureusement Poudre-à-Canon, et, baisant la tête, entonna avec une ferveur involontaire le premier psaume venu. La forme humaine se mit en mouvement, et d'un bond se plaça au milieu du chemin. Le maître d'école vit alors que c'était un cavalier de haute taille, monté sur un cheval noir à tous crins et d'une force prodigieuse; du reste, homme ou démon, cet être effrayant ne parut d'abord avoir aucune intention mauvaise: il se rangea du côté de l'œil aveugle de Poudre-à-Canon. Ichabod n'avait que deux ressources: ou dépasser ce compagnon suspect, ou lui laisser prendre les devants. Il tenta d'abord le grand galop; mais le mystérieux inconnu galopa à côté de lui. Ichabod tira les rênes et se mit au pas; le fantôme fit de même, Ichabod s'arrêta; le fantôme ne bougea plus; et toujours le même silence! Ichabod voulut encore chanter: sa langue desséchée refusa de lui obéir. Il se remit en marche, et en montant une colline, observant de côté la silhouette du spectre sur le ciel sombre, il remarqua

qu'il était énorme, couvert d'un manteau, et, ô terreur!



Ichabod poursuivi par le cavalier hessois.

qu'il n'avait pas sa tête sur ses épaules, mais qu'elle était

là, devant lui, enveloppée de drap, sur le pommeau de sa selle. Pour le coup, Ichabod, ne se possédant plus, fit pleuvoir une grêle de coups sur Poudre-à-Canon, qui, pour en finir, prit le meilleur parti, c'est-à-dire le mors aux dents; et les deux cavaliers sautèrent par-dessus les haies, les monticules, les ruisseaux, faisant voler les pierres, jaillir les étincelles, et éclaboussant l'ombre. Bientôt apparurent, à distance, l'église sur la colline et le cimetière. La course furibonde continuait toujours; il y eut un moment où les courroies de la selle de Poudre-à-Canon se rompirent. Ichabod n'eut que le temps d'entourer de ses deux bras le cou du vieux cheval, la selle tomba à terre, et il l'entendit broyer par les pieds du cheval spectre. L'idée de la colère de Hans Van-Ripper lui traversa l'esprit (c'était la selle des dimanches). Ce ne fut qu'un éclair: il avait bien autre chose à craindre. Du reste, son sort ne pouvait tarder à se décider: il lui restait à peine assez de force pour se cramponner à un des os les plus saillants de Poudre-à-Canon, et il bondissait sur les côtes et sur le poitrail de la maudite bête avec tant de violence qu'il craignait à chaque instant de se rompre en deux. Tout à coup un rayon vint à luire dans son âme. Une ouverture à travers les arbres lui laissa entrevoir le pont aux saules pleureurs. N'était-ce pas là que suivant tous les récits anciens et nouveaux, le Hessois disparaissait d'ordinaire, soit en s'élevant vers les arbres, soit en plongeant dans l'eau? Le reflet tremblant d'une étoile argentée sur la surface liquide semblait encourager son espérance. — Que j'arrive jusque-là, se disait Ichabod, et je serai sauvé! En même temps il entendait le cheval noir souffler d'épuisement près de lui: il lui sembla, même qu'il sentait sa chaude haleine. Etreignant de ses bras convulsifs le vieux Poudre-à-Canon, il le frappa violemment du pied, parvint enfin sur les planches résonnantes et gagna l'autre côté de la rive. Un cri de joie entr'ouvrit ses lèvres, il jeta un regard derrière lui: il allait

done voir le fantôme disparaître dans un éclair de feu et de soufre. Mais, ô déception! le cavalier était encore derrière lui, et, debout sur ses étriers, s'apprêtait, l'abominable damné, à lui jeter... quoi? — sa tête. Ichabod se baissa pour éviter l'horrible projectile; ce fut en vain! La tête ensorcelée heurta son crâne avec une explosion terrible, et notre héros roula dans la poussière, tandis que le cavalier spectre et Poudre-à-Canon s'éloignaient comme emportés dans un tourbillon.

Le lendemain matin on trouva le vieux cheval de Van-Ripper sans selle, sa bride sous les pieds, broutant en paix l'herbe à la porte de son maître. Les élèves vinrent à l'école vers l'heure accoutumée; mais le maître d'école ne parut pas. Hans Van-Ripper provoqua une enquête. Après bien des recherches, on découvrit au milieu d'un champ la selle qui portait l'empreinte de deux sabots de cheval. De l'autre côté du pont, sur le bord du ruisseau, à l'endroit où l'eau était la plus noire et la plus profonde, on trouva le chapeau du malheureux Ichabod; un peu plus loin... une citrouille meurtrie! On explora le ruisseau; mais le corps n'y était point.

On confia au vieil Hans Van-Ripper le soin de faire l'inventaire du pauvre maître d'école. Ce ne fut pas une longue affaire. Deux chaussettes et demie, deux cols, deux paires de bas de laine, une vieille culotte râpée, un rasoir rouillé, un flageolet cassé, un livre de Psaumes rempli de cornes, les histoires de sorcellerie de Cotton Mather, un livre de songes et de bonne aventure, c'était là toute la fortune de feu maître Ichabod. Les autres livres et l'ameublement de l'école appartenaient à la commune. Dans les feuillets du livre de songes, il y avait une feuille de papier tachée et griffonnée où l'on distingua quelques vers en l'honneur de l'héritière de Van-Tassel.

Cet événement mystérieux donna lieu, comme on le pense bien, à beaucoup de suppositions. Le dimanche suivant,

après la messe, un grand nombre d'habitants visitèrent le cimetière, le pont et le ruisseau: on s'arrêta et l'on fit des commentaires à l'endroit où le chapeau et la citrouille avaient été trouvés. La conviction unanime fut qu'Ichabod avait été emporté par le cavalier hessois. On le plaignit un peu; mais comme après tout c'était un célibataire et qu'il ne devait rien à personne, on cessa bientôt de se troubler l'esprit à son sujet, on transporta l'école dans une autre partie de la vallée et on appela pour la diriger un autre pédagogue. Seulement, depuis cette époque, les ruines de l'ancienne école commencèrent à être hantées par des esprits dont l'un, disait-on, ressemblait trait pour trait à l'infortuné Ichabod: ce n'était pas le plus beau.

Les lecteurs devinent que Brom Brunt ne tarda pas beaucoup à conduire en triomphe à l'autel la jolie héritière de Van-Tassel. Il riait aux éclats quand on venait à parler d'Ichabod et de la citrouille, à la grande indignation des vieilles Hollandaises, qui frissonnaient de terreur au souvenir de la terrible mort du magister, qu'aucune d'elles ne révoquait en doute.

L'auteur de cette histoire ajoute toutefois qu'un vieux fermier, ayant fait un voyage à New-York, prétendit, à son retour, que maître Ichabod vivait encore, qu'il avait renoncé à sa profession pour étudier les lois; qu'il avait joué un certain rôle au barreau, était devenu ensuite homme politique, électeur, journaliste, et finalement greffier à la cour de justice de Baltimore.

X X X



L'ERREUR DE GERMAINE

(Suite)

— C'est étonnant ce que tu as peu changé! dit-il enfin; je t'aurais reconnue entre mille, tu as toujours ta figure de petite fille.

A ce mot de "petite fille", M. Lescot s'épanouit.

— N'est-ce pas? Quelle gamine, malgré ses vingt ans sonnés! Jamais personne ne pourra la prendre au sérieux.

Mme Vernier ne disait rien, Germaine la vit hocher la tête en souriant à demi. Elle lisait à livre ouvert dans ces vieux cœurs qu'elle connaissait bien, et elle comprit que son père était enchanté du ton fraternel qu'il avait senti percer dans les paroles de Pierre, tandis que tante Berthe protestait intérieurement contre toute camaraderie, désireuse d'y substituer un autre sentiment plus sérieux et plus profond. Et elle, Germaine, raisonnait froidement sur ces choses, après avoir passé cinq ans de sa vie à attendre le moment présent!

On se sépara de bonne heure ce soir-là.

— Dieu merci! avait dit M. Lescot, nous aurons le temps de nous voir, maintenant, et il n'y a pas loin du numéro 36 au numéro 44 de notre bonne vieille rue. Allons, en route, fillette; laissons dormir le voyageur.

Revenue chez elle, et seule dans sa chambre, Germaine rêva longtemps.

— Que sais-je de lui? pensait-elle. Je l'ai vu deux heures à peine et nous n'avons pas échangé dix phrases; il s'est

montré affectueux comme autrefois. Pourquoi donc suis-



— C'est étonnant ce que tu as peu changé ! dit-il enfin ; je t'aurais reconnue entre mille, tu as toujours ta figure de petite fille.

je dégue? Parce qu'il a rasé sa barbe? Ce serait trop bête?

Et pourtant, il n'y a pas à dire, il était bien plus gentil comme ça!...

Ça, c'était une photographie qu'elle avait prise dans son album et qu'elle regardait, essayant de l'identifier avec le Pierre de ce soir.

— Il avait la bouche plus aimable, les yeux plus doux... Oui, même ses yeux ont changé!... Je suis stupide... je ne veux plus y penser. Quand je serai habituée à sa nouvelle figure, alors je retrouverai mon Pierre, et nous verrons bien...

VII

Les jours suivants, Germaine revit son cousin hâtivement, dans le désordre des paquets défaits et des malles ouvertes. Tante Berthe semblait rajeunie de dix ans, elle trottait dans l'appartement en fredonnant d'une voix fausse les vieilles romances de sa jeunesse. Pierre fumait une grosse pipe et restait assis, occupé à ranger minutieusement son nécessaire de toilette, pendant que sa mère allait et venait, les bras chargés de vêtements et de linge.

— Attends-moi, tante! s'écria Germaine qui entraît au moment où une pyramide de chemises menaçait de s'écrouler.

Pierre s'était levé, cette fois, très ému:

— Ne va pas me les chiffonner, au moins!

— Sois tranquille, je m'y connais, dit la jeune fille en s'emparant lestement de la précieuse pile. Dieu! qu'elles sont bien glacées! On dirait de la porcelaine! Où faut-il les mettre? Pas ici, je pense?

— Mais si, mais si...

Mme Vernier avait ouvert toutes grandes les portes de sa propre armoire à glace où s'étaient déjà divers objets

de toilette plus ou moins masculins. Germaine la regarda, tout étonnée.

— Comment? tu mets le linge de Pierre dans ta chambre à toi? Il me semble qu'il y a un grand placard dans son ancienne chambre...

Tante Berthe rougit un peu.

— C'est que, vois-tu, il a apporté tant de choses... et puis j'ai pensé qu'il devait être habitué aux grandes pièces bien gaies; l'autre, sur la cour, est si étroite et si sombre! Moi, ça ne fait rien, je me tiens toujours dans mon salon... pour dormir, c'est bien assez bon...

Elle s'embrouillait dans ses explications, auxquelles Germaine ne comprenait rien. Ce fut Pierre qui donna la clef de l'énigme, entre deux bouffées de sa pipe.

— Mon Dieu, oui! Cette bonne maman a voulu à toute force changer de chambre avec moi; je ne voulais pas d'abord, mais elle m'a donné de si bonnes raisons! n'y a pas moyen de lui résister, à cette maman-là!... Fais bien attention, surtout, que les manches ne se déplient pas!

Mme Vernier sourit d'un air tendre aux chemises qu'elle rangeait sur les planches de l'armoire. Germaine les lui tendait une à une sans rien dire, choquée, presque indignée de voir son cousin accepter avec tant de désinvolture le fait accompli.

— Je ne me rappelais pas qu'il fut égoïste, songea-t-elle. Est-ce lui qui a changé ou moi qui suis devenue plus perspicace?...

Elle devait se poser cette question bien des fois; depuis le retour de Pierre, il lui semblait vivre dans un rêve étrange où le présent et le passé se confondaient, se heurtaient, puis se mêlaient de nouveau sans qu'elle pût parvenir à les remettre chacun à sa place.

Le samedi, elle pensa que Michel viendrait probablement, et qu'on lui présenterait Pierre.

— Qu'en pensera-t-il? J'ai idée qu'ils ne se plairont pas,

ils sont si différents d'âge, de goûts, de tendances!... Non, je ne crois pas qu'il puisse y avoir entre eux la moindre sympathie...

Et cette idée fut désagréable. Elle était seule dans le salon, avant le dîner; elle arrangeait d'une main distraite quelques fleurs dans un grand vase de grès, et tan-



— J'aime beaucoup qu'on range autour de moi, ajouta-t-il avec candeur.

dis qu'elle entremêlait aux branches de roses thé des grappes de mimosa, son esprit errait bien loin, moins loin pourtant qu'autrefois, puisqu'au lieu d'aller jusqu'à Pondichéry il s'arrêtait à Bayreuth. Elle revoyait les rues de la petite ville allemande, les maisons sculptées, la terrasse du théâtre, le parc de Fantaisie; tout s'était gravé

dans sa mémoire en images inoubliables, et une sorte de malaise s'emparait d'elle à l'idée que Pierre était absent, totalement absent de ces souvenirs-là. Aurait-il pensé, aurait-il senti comme elle? Non, d'instinct, elle le devinait déjà réfractaire à toute idée d'art.

— Bah! l'art, après tout, ce n'est pas la vie; on s'en passe...

Un coup de sonnette la fit tressaillir; c'était Pierre tout seul, précédant sa mère.

— Elle va venir, expliqua-t-il; le fond de ma grande malle n'était pas encore défait, et je l'ai laissé en train de déballer mes bibelots... Il fait bon, chez vous; tu permets que je me chauffe?

Déjà il s'étalait dans le meilleur fauteuil, faisant face au foyer dont il accaparait toute la chaleur et regardant fumer ses bottes anglaises pointues comme des aiguilles.

— Tu sais, ne te gêne pas pour moi, continue tes petits rangements... J'aime beaucoup qu'on range autour de moi, ajouta-t-il avec candeur.

Germaine se mordit les lèvres pour ne pas rire.

— Alors tu dois être content, depuis bientôt huit jours! riposta-t-elle. Est-ce que tu ne trouves pas tante Berthe un peu fatiguée?

— Fatiguée? Il levait les sourcils d'un air surpris. Ma foi, je n'en sais rien; j'ai toujours vu maman se remuer beaucoup, et je ne l'ai jamais entendue se plaindre...

— Dort-elle bien, au moins, dans sa vilaine petite chambre?

Elle le guettait du coin de l'œil; mais il ne sentit même pas le reproche.

— Très bien. Et tu sais, la chambre n'est pas si laide, après tout. Quand je l'ai revue, après cinq ans, j'ai fait la grimace en pensant que j'allais coucher là-dedans... Mais depuis que maman l'a arrangée bien coquettement pour elle, elle me semble très gentille... Il paraît que le soleil y vient le matin...

— Oui, l'été, entre six heures et demie et sept heures moins le quart! Je le sais; j'y ai habité huit jours quand tante a été malade...

Pierre se lissait la moustache avec toute la béatitude d'une conscience pure. Germaine vint s'asseoir près de lui, sur une chaise qu'elle avait réussi à rapprocher du feu.

— C'est lundi, n'est-ce pas, que tu entres en fonctions dans ton nouveau bureau?

— Oui, enfin! Ça commençait à m'assommer de ne rien faire... Pourquoi ris-tu? Ah! oui, je sais, ma vieille réputation de paresse! Parce que je n'aimais pas le grec, parce que je n'ai pas pu digérer assez de votre damné latin pour passer mon bachot, tout le monde me traitait de cancre! Et maintenant, au bureau, je suis noté comme le premier des piocheurs.

Germaine le regardait avec une certaine incrédulité.

— C'est l'air de Pondichéry qui a opéré ce beau miracle?

— Peut-être bien. En tous cas j'ai compris là-bas, dans ce pays de la vie large et fastueuse, qu'on ne peut pas être heureux sans gagner beaucoup d'argent, et que pour gagner beaucoup d'argent, il faut s'en donner la peine, ma chère! Les prix, les diplômes, le plaisir de s'instruire, tout ça, c'était de la viande creuse. Aujourd'hui je sais qu'au bout de chaque heure de travail, il y a une belle pièce de cent sous. Voilà tout mon secret.

Il s'animait, devenait presque éloquent, et Germaine, en l'écoutant, se sentait un peu de froid au cœur. Non, décidément, elle ne retournerait jamais à Bayreuth avec lui: un voyage où on sème les pièces de cent sous pour ne récolter que la viande creuse de l'idéal!

— Alors tu vas devenir bien vite riche comme Crésus, dit-elle.

Et lui, très sérieux, un pli au milieu du front:

— Non; tant que je resterai dans les bureaux, je peux

me faire une assez jolie position, mais pour gagner une vraie fortune, il faudrait pouvoir prendre un intérêt dans la maison... avoir un capital, enfin. Et voilà, ce qui me manque, c'est le capital!...

Quand Mme Vernier trouva les deux jeunes gens assis près du feu, en tête à tête, un bon sourire malicieux éclaira son visage.

— Pauvre tante, pensa Germaine en l'embrassant, elle nous croit livrés aux plus tendres souvenirs! Si elle avait entendu notre conversation de vieux agents de change!

Dans la soirée, Mme Béral et sa fille arrivèrent, brillantes et bruyantes comme toujours.

— Bonjour Pierre, dit Suzanne; reconnaissez-vous "l'araignée noire"? C'est bien comme cela que vous m'appeliez, n'est-ce pas?... Tiens, vous avez changé de figure, vous aussi! Vous ressemblez à un *gentleman rider*.

Germaine savait Suzanne atteinte d'anglomanie aiguë; elle comprit qu'à première vue, Pierre avait cause gagnée. Mais elle attachait plus de prix à l'opinion de Michel.

— Comment va-t-il juger Pierre? Il ne me le dira pas, bien sûr; pourtant je verrai dans ses yeux ce qu'il pense; il a une façon froide de vous regarder quand il n'est pas content... Neuf heures et demie, déjà! Il vient habituellement plus tôt...

Tout en préparant le thé, elle regardait souvent la porte, qui s'ouvrait de temps à autre pour laisser passer quelque professeur chauve, collègue de M. Lescot, ou quelque vieux ménage, ami de Mme Vernier. Suzanne s'approcha d'elle.

— Qui donc attends-tu? Ton pion, avec sa barbe noire et son éternelle redingote?... Regarde un peu notre ami Pierre: voilà un homme de goût, et qui sait s'habiller, au moins!...

Germaine avait rougi.

— Je ne juge pas les hommes d'après ces détails là, dit-elle. D'ailleurs Pierre a aussi une redingote...

— Naïve, va! fit Suzanne. Si tu les voyais seulement l'un à côté de l'autre, tu comprendrais qu'il y a redingote et redingote! Celle de ton cousin est tout un poème: tu peux être sûre qu'elle ne vient pas de la *Belle Jardinière*!



“ Dis donc, elle est étonnante, ton amie Suzanne. Moi qui me rappelais une petite maigrichonne, noire, presque laide. ”

Germaine haussa les épaules et s'éloigna de quelques pas; elle se sentait dépitée, déçue sans savoir pourquoi. Pierre l'arrêta au passage.

— Dis donc, elle est étonnante, ton amie Suzanne! Moi

qui me rappelais une petite maigrichonne, noire, presque laide! Quel âge avait-elle donc quand je suis parti?

— Treize ans; elle en a dix-huit maintenant: deux ans de moins que moi.

— Tiens! on ne le dirait pas; elle a l'air d'être ton aînée. C'est vrai que tu est restée si mioche!

— Merci du compliment, dit Germaine en riant.

— Mais c'en est un, tu sais: *o gioventù, primavera della vita!*...

Puis sur un ton moins lyrique:

— Elles sont très élégantes, ces dames; elles doivent avoir le sac, hein?

— Le sac?... quel sac?... Ah! oui, je crois qu'elles sont riches, en effet; je n'y avais jamais pensé...

Michel ne parut pas. Un peu avant minuit le petit salon était redevenu vide et muet, mélancolique avec des bougies éteintes, des sièges en désordre, des fleurs fanées. Et Germaine s'aperçut que, malgré la présence de son cousin, elle s'était prodigieusement ennuyée.

Jacques Morel.

(A suivre)



A TRAVERS LES FAITS ET LES ŒUVRES

La situation politique en Angleterre. — Faiblesse du cabinet Balfour. — Le courant électoral. — Cependant le cabinet se maintient. — Le serment du roi. — Les agissements de M. Chamberlain. — Un banquet en l'honneur de sa 68e année. — Le parti libéral-unioniste. — La guerre russo-japonaise. — Le transsibérien. — En France. — Le million des Chartreux. — Les deux Combes. — L'enquête et le vote. — La loi contre les congrégations enseignantes. — Un beau discours de M. Béranger. — La question romaine. — Un article de l'*Osservatore Romano*. — Les conventions présidentielles aux Etats-Unis.

La situation politique en Angleterre est toujours à peu près la même. Le ministère Balfour est très affaibli; il se maintient par la force d'une majorité fort disloquée, fort ébranlée, sans doute, mais offrant encore assez de surface et d'adhérence pour maintenir le *statu quo*. Cela pourra durer ainsi jusqu'aux élections générales.

Alors, les observateurs les plus judicieux prédisent la dissolution de cette majorité. Le courant électoral semble manifestement hostile au cabinet. Depuis le mois de janvier, sur onze élections partielles contestées, il n'en a gagné que deux. A Devenport, par exemple, où l'on pouvait croire que le patronage officiel exercerait une puissante pression auprès des ouvriers, le candidat ministériel a été battu par 1000 voix de majorité. Où il y avait auparavant 7 unionistes et 4 libéraux, il y a maintenant 2 unionistes et 9 libéraux. D'après cette progression, si elle se continuait, les élections générales seraient un triomphe pour le parti libéral. Il y a quelque temps, un député libéral écossais a posé cette question au premier ministre: "Le gouvernement va-t-il résigner?" M. Balfour en a pris occasion

pour avertir ses partisans que s'ils ne montraient pas plus d'assiduité aux séances, le cabinet, malgré sa majorité normale de 100 voix, pourrait être victime d'une surprise. A moins qu'un tel accident ne se produise, il ne semble pas que le gouvernement se propose de dissoudre le parlement avant le printemps prochain, ou, plus probablement, avant l'automne suivant.

Quoique l'existence même du ministère ne semble pas menacée durant la présente session, cependant la tâche de M. Balfour devient de plus en plus difficile. Ayant voulu faire adopter une résolution limitative quant à la durée du débat sur le bill relatif aux débits de boissons, il s'est vu en butte à une tempête parlementaire. On lui a jeté à la figure le cri de "bâillon! bâillon!" Et il lui a été impossible de se faire entendre. On dit que c'est la première fois que la Chambre des Communes refuse d'écouter un premier ministre. M. Balfour a toutefois réussi à faire adopter la première partie de sa résolution par une majorité de 80 voix.

A la chambre des lords, la question du serment du roi est revenue récemment sur le tapis. Le duc de Norfolk a proposé un ordre du jour exprimant le désir que la formule offensante pour les catholiques soit modifiée de manière à ne pas condamner les croyances d'une partie des sujets anglais. Lord Lansdowne a reconnu le bien fondé de la demande du duc de Norfolk; mais il a ajouté qu'aucun gouvernement ne pourra régler cette question tant que les chefs de l'opinion publique ne se seront pas mis d'accord sur la solution. "Le gouvernement, a-t-il dit, préfère voter pour l'amendement de lord Jersey demandant que rien ne soit fait pour affaiblir la sécurité de la section protestante. Néanmoins il y a des terrains d'entente pour faire une enquête pour le libellé du serment. Le gouvernement serait heureux de faire cette enquête et de provoquer la solution amicale d'un différend que tout le

monde regrette sincèrement". Espérons que cette solution ne se fera pas trop attendre.

Durant les dernières semaines les agissements de M. Chamberlain ont recommencé à préoccuper l'opinion. Le 8 juillet un grand banquet a été donné en l'honneur de l'ex-secrétaire d'Etat, à l'occasion de son 68ème anniversaire de naissance. Cent soixante-dix-sept députés étaient présents, et vingt-deux avaient envoyé leur adhésion. Voilà donc environ deux cents membres du parlement ouvertement rangés sous la bannière de M. Chamberlain. Dans son discours, il a déclaré qu'il était pour la réforme du tarif parce qu'il était impérialiste. De cette réforme, a-t-il dit, dépend le maintien de l'empire britannique. Les colonies aussi bien que la mère patrie doivent comprendre que nous traversons une période de création dont il faut profiter pour assurer les fondations de l'empire. Les colonies doivent être introduites dans nos conseils. Le sentiment sans l'organisation ne vaut guère mieux que le courage sans la discipline. M. Chamberlain a été l'objet d'une ovation. Et les journaux qui l'appuient, commentant cette démonstration, en profitent pour exalter sa personnalité et son importance politique.

Depuis ce banquet, M. Chamberlain a été élu président du conseil libéral-unioniste, lors des grandes assises de cette association tenues à Londres le 14 juillet. Lord Lansdowne et lord Selborne, tous deux membres du cabinet Balfour, y assistaient, et ont été élus vice-présidents; Une résolution a été adoptée en faveur d'une réforme fiscale. On y approuve en même temps l'attitude du premier ministre quand il demande plus de pouvoir pour faire face aux tarifs hostiles, et on s'y déclare favorable à une politique de préférence commerciale entre la mère patrie et les colonies. Le soir de ce jour, M. Chamberlain a présidé une immense assemblée à l'Albert Hall, et prononcé un grand discours dans lequel il a déclaré que la nécessité du

maintien de l'association unioniste était évidente, qu'il fallait veiller plus que jamais à la préservation du lien entre la Grande-Bretagne et l'Irlande, et que rien ne justifiait sur cette question un relâchement de vigilance. Il a aussi parlé de l'opportunité d'une réforme dans la représentation parlementaire de l'Irlande. L'assemblée l'a longuement acclamé. Quel que soit le jugement que l'on porte sur son caractère et ses idées, M. Chamberlain est incontestablement une puissance dans la politique anglaise.

* * *

En Extrême-Orient les Russes continuent à perdre régulièrement du terrain, et les armées japonaises vont sans cesse de l'avant. Leur tactique est de barrer complètement le chemin de Port-Arthur à leurs adversaires, d'investir complètement et d'isoler par mer et par terre cette place, qui est l'objectif de tous leurs efforts et de toutes leurs manœuvres depuis le commencement de la guerre. Vont-ils pouvoir la faire succomber sous leurs coups avant que Kouropatkine puisse prendre l'offensive? Telle est la question que se posent sans la trancher les écrivains militaires.

Evidemment ce qui paralyse le généralissime russe, c'est l'éloignement de sa base d'opérations, c'est la difficulté des transports, c'est la lenteur fatale à laquelle les troupes et le matériel de renfort sont soumis dans leur interminable voyage vers la Mandchourie. Comme on le sait le chemin de fer transsibérien n'est pas complètement terminé. Le lac Baïkal, en Sibérie, lui inflige encore une solution de continuité. Jusqu'à présent les trains doivent arrêter à une extrémité de cette nappe d'eau; il y a transbordement, traversée, et la voie ferrée ne peut être reprise qu'à l'autre extrémité. On conçoit le désastreux retard que cela fait subir aux troupes. En hiver le lac gèle, les

glaces atteignent une grande épaisseur; alors on a pu installer une voie temporaire à sa surface et y faire circuler des trains. Mais en été c'est une autre histoire. On travaille sans relâche à la construction du tronçon qui doit contourner le lac Baïkal et réunir les deux segments du transsibérien.

Nous lisons dans un intéressant article d'une feuille française sur la guerre russo-japonaise:

“ Le rôle que le lac Baïkal a joué jusqu'à ce jour dans la guerre russo-japonaise a été plutôt néfaste aux Russes en retardant l'écoulement des troupes vers la Mandchourie. Voici plusieurs mois que la guerre est commencée et les forces du généralissime russe ne sont pas encore suffisantes pour lutter avantageusement contre les armées japonaises. Kouropatkine possède actuellement 140,000 ou 150,000 hommes. Car s'il est exact que l'effectif russe atteigne 260,000 hommes, il ne faut pas oublier que 35,000 hommes constituent la garnison de Port-Arthur, que 35,000 autres veillent sur la sécurité de la voie ferrée, qu'une division est à Vladivostok et qu'une brigade volante opère dans le nord-est de la Corée. Kouropatkine a donc en mains 150,000 hommes environ. Il en aura tout au plus 200,000 au commencement de juillet.

“ Il semble d'autre part que toutes les forces utiles dont le Japon peut disposer se trouvent aujourd'hui sur le terrain des opérations. La première armée est celle du général Kuroki, massée à Feng-Hoang-Tcheng, d'où elle commande et surveille toutes les routes du Nord allant vers Port-Arthur. C'est une muraille de fer élevée entre Kouropatkine et le général Stœssel qui commande à la garnison investie. La seconde armée, celle du général Nodzu, prolonge l'aile droite de Kuroki. Ces deux armées décrivent un énorme quart de cercle dont le centre est Liao-Yang. A l'abri derrière ce rempart, le général Oku qui commande la troisième armée — celle qui assiège Port-

Arthur — pourra “travailler” à son aise contre la grande forteresse russe.

“Que représentent ces trois armées? Un total de 220,000 à 240,000 hommes. Il est bien question d'une quatrième armée en préparation; mais les dépêches au sujet de cette mobilisation sont trop contradictoires pour que nous puissions faire état de cette armée destinée surtout à combler les vides causés par les batailles et les épidémies.

“Sur ce total, 80,000 hommes seraient affectés à la garde de la presqu'île du Kouang-Toung et à l'assaut de Port-Arthur.

“Les Japonais auraient donc 150,000 ou 160,000 hommes pour barrer la route à Kouropatkine. D'ici quelques semaines, ces forces seront insuffisantes et le réveil de l'ours moscovite sera alors terrible.”

Nous n'avons pas d'objection à croire que l'ours moscovite — pour nous servir du cliché consacré — a le réveil mauvais. Mais nous estimons qu'il dort longtemps!

Il est bien difficile de se faire une idée juste des opérations de la guerre. Les dépêches sont souvent fantaisistes et contradictoires. Pendant plusieurs jours on s'est demandé ce qu'il y avait de vrai dans la nouvelle que les Japonais avaient été repoussés dans une attaque téméraire contre Port-Arthur, et qu'ils auraient perdu 30,000 hommes. Cela demandait confirmation; et la confirmation se faisait attendre. On l'attend encore.

Au résumé, nous croyons que malgré la valeur japonaise et les difficultés russes, la guerre sera longue.

* * *

En France, la grande affaire du moment, depuis des semaines, a été “l'affaire du million des Chartreux”.

Lorsque la question de la dispersion des Chartreux n'était pas encore tranchée, on a lancé, dans certains jour-

naux une accusation contre M. Edgar Combes, fils du défroqué; on a prétendu que des intermédiaires auraient fait entendre aux bons Pères qu'ils auraient la vie sauve s'ils voulaient verser la forte somme entre les mains du fils besogneux de l'ex-abbé. A ce moment Combes II a nié, Combes I s'est indigné, et l'histoire est restée là. Mais voilà que récemment, dans un débat où M. Millerand, l'ancien collègue socialiste de M. Waldeck-Rousseau, chauffait très fort Combes I, celui-ci a cru faire un coup d'éclat, en réveillant cette histoire, en posant à la vertu persécutée et méconnue, en affirmant que lui et son fils auraient été l'objet d'une tentative honteuse de corruption, laquelle tentative ils auraient repoussée avec un ensemble touchant, et une véhémence magnanime. Là-dessus grande sensation parlementaire, demande d'enquête, et nomination d'une commission pour s'enquérir.

M. Combes avait dit qu'il n'avait pas rendu publique la tentative de corruption, parce qu'on avait invoqué auprès de lui l'intérêt supérieur de la République. Que signifiait cette phrase mystérieuse? L'enquête a démontré ceci: Un M. Lagarde, fonctionnaire au ministère du commerce, actuellement commissaire de la République à l'exposition de St-Louis, dit un jour à M. Edgar Combes que quelqu'un lui avait fait comprendre que les Chartreux verseraient bien un million pour obtenir le maintien de leur œuvre. Combes fils, indigné, parla de l'incident à Combes père qui devint aussi indigné que son rejeton. Le monsieur qui avait parlé à M. Lagarde était un M. Chabert, qui avait déjà souscrit de fortes sommes, pour certains comités d'organisation républicaine. M. Lagarde fit observer qu'il ne fallait pas révéler le nom, parce que l'intérêt supérieur de la République était en jeu.

Et M. Combes resta muet. Les témoignages ont établi que vraiment il n'y avait pas eu tentative de corruption, mais que M. Combes avait voulu poser et faire de l'effet

à bon marché. Le rapport de la commission a donc constaté que MM. Combes n'ont pas été corrompus, ajoutant que M. Combes père a eu tort de prétendre faussement qu'on avait voulu attenter à sa vertu austère. Ce rapport a soulevé une tempête. Le Bloc s'est ému du blâme infligé à son chef, et la majorité ministérielle a voté un ordre du jour écartant les conclusions de la commission parlementaire, proclamant la confiance éclatante de la chambre en M. Combes, et dénonçant les calomniateurs. Il y a eu naturellement tumulte, vacarme, chahut des grands jours. Et l'original député de la Vendée, M. de Baudry d'Asson, a symbolisé tout l'incident et toute la situation présente en coiffant d'un laurier dérisoire le chef médiocrement héroïque du défroqué répugnant que la Chambre française acclame et que la France endure.

Qu'y a-t-il véritablement au fond de cette histoire? Il y a au moins ceci. Les Chartreux ont été plusieurs fois approchés par des émissaires, ou des faiseurs, qui leur ont insinué qu'avec beaucoup d'argent ils pourraient arranger leur affaire. Mais ils ont toujours méprisé ces invites significatives, et ils n'ont pas chanté. Jusqu'où pourrait-on faire remonter les essais de chantage? C'est une question à laquelle il est actuellement difficile de répondre.

* * *

Pendant ce temps l'œuvre de persécution et d'ostracisme continue sa marche sûre et systématique. La loi qui interdit l'enseignement primaire, secondaire et supérieur, à toutes les congrégations d'hommes et de femmes, a été prise en considération par le Sénat. La cause du droit, de la justice et du patriotisme éclairé, y a trouvé d'éloquents interprètes. MM. de Las Cases, de Lamarzelle, de Cuverville, de Montfort, Guillier, Bérenger, ont vigoureusement démontré l'iniquité de la loi, ses inconvénients au point de

vue social et financier, les désastreuses conséquences qui en découleront si elle est adoptée. L'opposition au projet n'a pas été confinée aux rangs de la droite. Le parti républicain progressiste a lui aussi protesté au nom même de l'intérêt républicain, de l'intérêt public menacé. Nous croyons devoir signaler tout spécialement le beau discours prononcé par M. Bérenger. Le premier article de la loi est rédigé comme suit: "L'enseignement de tout ordre et de toute nature est interdit en France aux congrégations." M. Bérenger a proposé cet amendement: "L'enseignement secondaire et supérieur est interdit aux congrégations en France." C'est-à-dire que l'honorable sénateur, faisant la part du feu, voulait essayer de sauver au moins l'enseignement congréganiste primaire. Il a fait un magnifique éloge de l'enseignement donné par les Frères des Ecoles chrétiennes. Il a répondu comme suit à certaines accusations portées contre les manuels des Frères:

"Dans son rapport, l'honorable M. Saint-Germain dit qu' "on connaît l'esprit des livres d'enseignement que les congrégations emploient". Je ne sais, messieurs, s'il a fait allusion à quelques livres d'enseignement secondaire; mais je crois pouvoir le mettre respectueusement au défi de nous apporter ici un livre d'enseignement primaire incorrect.

"Il n'y a plus, on le sait, qu'une seule congrégation pour les garçons, c'est celle des Frères de la doctrine chrétienne; j'affirme qu'il n'est pas un livre, même traitant de la matière délicate de l'enseignement civique, contre lequel un seul reproche puisse être formulé.

"Mieux que cela, messieurs, lorsque les supérieurs de cette congrégation ont demandé à être entendus par la commission, allant eux-mêmes au-devant des objections qui pourraient être faites, ils ont mis entre nos mains leur manuel d'enseignement civique; ils en ont lu certains passages, ceux, par exemple, qui sont relatifs au respect des lois et de la Constitution; en un mot, les passages qui pou-

vaient être considérés comme de nature à donner lieu à quelques soupçons.

“La commission, je crois pouvoir le dire, a été très impressionnée par la correction parfaite de ces passages. Donc, aucun reproche fondé.

“De tous côtés, au contraire, des approbations et des éloges, des prix sans nombre, des succès constants, les plus hautes récompenses aux expositions internationales ou autres, et jusqu’aux félicitations du rapporteur de l’autre Chambre.”

Après avoir réfuté les accusations, l’orateur républicain n’a pas craint de donner libre carrière à son admiration pour l’enseignement congréganiste primaire. “Je vous demande, s’est-il écrié, la permission de justifier mon assertion que, tel qu’il est aujourd’hui, l’enseignement congréganiste primaire est le plus admirable instrument d’éducation qui existe au monde. Ici, je réunis les congrégations de filles et la congrégation des Frères de la doctrine chrétienne. Quel imposant spectacle! 200,000 enfants dans les écoles de filles, 178,000 dans celles des garçons. en tout près de 400,000. 6,800 Frères enseignants, 4,500 institutrices, c’est-à-dire plus de 11,000 maîtres répartis en plus de 3,500 écoles.

“Dites-moi quel est le pays au monde où vous trouverez un ensemble d’institutions libres possédant la même puissance, la même surface, le même nombre d’instituteurs, et pouvant donner l’instruction à une telle population d’enfants? (Très bien! très bien! à droite). Et c’est cela que vous voulez aujourd’hui détruire!

“Sans parler de l’atteinte à la liberté — je veux laisser de côté cet aspect cependant si grave de la question — ne sentez-vous pas quel immense dommage ce sera pour la patrie? Et l’Etat lui-même, comment supportera-t-il la charge qui va lui incomber pour remplacer tant d’écoles?

“On vous a fait tout à l’heure un éloquent tableau des

difficultés financières qui vont se produire. Je doute que, malgré tout son talent si plein de bonhomie, M. le ministre de l'instruction publique soit parvenu à détruire l'impression du discours de notre honorable collègue, M. Guïllier. Il a cherché à l'affaiblir; vous a-t-il convaincus? (Oui! oui! à l'extrême gauche). N'a-t-il pas reconnu qu'il y avait là une dépense impossible à chiffrer? (Très bien! au centre et à droite.)

“Défiez-vous, messieurs, des dépenses qu'un gouvernement déclare ne pouvoir être chiffrées. Parler ainsi de dépenses qui s'imposent est peu rassurant et semble en vouloir dissimuler la véritable importance. (Nouvelle approbation sur les mêmes bancs.)

“Comment remplacerez-vous ces établissements? J'entends dire qu'avec le délai de dix ans on pourvoira facilement à tout. En êtes-vous bien sûr, monsieur le ministre?

“Vous vous donnez, en effet, un délai de dix ans pour fermer les écoles; mais qui vous dit que vous serez le maître d'atermoyer la dette à votre gré? Les congrégations accepteront-elles de prolonger leur vie suivant vos conventions? Qui vous dit que quelques-unes, pressées d'échapper au régime qui va leur être imposé, attendront que vous soyez prêts pour fermer d'elles-mêmes leurs écoles?”

M. Bérenger a terminé en résumant ainsi son irréfutable argumentation:

“Je crois avoir justifié que les seules objections qui peuvent être faites — si contestables qu'elles soient — pour l'enseignement secondaire, ne sont en rien admissibles pour l'enseignement primaire; que le pays possède là un établissement de premier ordre, loué par tous, envié par l'étranger, que vous ne pouvez détruire sans un grand préjudice pour notre enseignement populaire, et dont le coûteux remplacement risquerait de nous précipiter dans un véritable gouffre financier.”

Nous prions nos lecteurs de se rappeler que c'est un

républicain de vieille roche, un non-catholique qui tient ce langage. On conçoit quelle est l'importance de telles déclarations.

Mais l'éloquence, le bon sens, l'équité, l'intérêt national, qu'est-ce que tout cela pour les sectaires de la majorité stupidement scélérate qui gouverne la France? L'amendement Bérenger a été repoussé par 170 contre 110. Il y a donc au Sénat une pluralité de 70 sur laquelle peut compter Combes l'apostat.

* * *

Il y a quelques semaines l'*Osservatore Romano* a publié sur la question romaine un article qui a causé beaucoup d'émotion et provoqué de nombreux commentaires. Cet article était intitulé: "Les motifs de ne pas céder". L'auteur y montrait d'abord quelles ont été les origines du pouvoir temporel des Papes. Il faisait voir ensuite que l'Eglise n'est mue que par le souci de son indépendance, et non par aucune ambition humaine, quand elle réclame son principat civil.

"L'Eglise, disait-il, n'est pas représentée par un chef dynastique, dont la Maison vit par la continuité de la succession suivant la chair; et ce ne sont pas non plus les pompes de la terre qui la mettent au-dessus des communes conditions humaines. Outre la mission qui lui fut assignée sur l'humanité, elle est vouée à des luttes pour lesquelles elle a besoin de pouvoir toujours aisément et promptement subordonner l'intérêt individuel et du pasteur et des brebis aux intérêts supérieurs du troupeau.

"Cette condition n'exclut pas l'usage des moyens matériels, mais elle en implique ce qui est nécessaire et suffisant.

"Or, c'est précisément au sujet de cette nécessité et de cette suffisance que l'Eglise défend son droit à l'indépen-

dance et à sa liberté juridique, d'une manière conforme à celle qui a été expérimentée jusqu'ici, en substance, ne sachant pas en trouver elle-même une autre qui soit plus convenable. Mais le jour où une autre meilleure ou bien équivalente pourrait être adoptée, les catholiques peuvent penser que l'Eglise se passerait volontiers du principat civil et qu'elle ne le regretterait pas, comme ferait celui qui se sent diminué dans sa personne et dans sa dignité ou dans les intérêts de sa Maison, lorsqu'il est mis hors du milieu où il régnait suivant l'unique manière qui lui était permise.

“ Le moyen, parce qu'il est un moyen, ne doit pas être confondu avec la fin. Quand la fin est obtenue également et même mieux par un autre moyen, on peut, et quelquefois c'est une obligation morale, renoncer au premier pour adopter le second.

“ Mais celui qui abandonnerait la voie de la fin propre, voie déjà connue et expérimentée bien que non parsemée de fleurs, afin de suivre une voie nouvelle, miraculeuse et offerte et vantée seulement par des hommes hostiles, envieux, turbulents et désireux de le voir tomber dans le premier ravin qui se rencontre, celui-là ne trouverait devant personne ni justification ni excuse.”

Cette distinction entre le moyen et la fin, les termes dans lesquels elle était faite, l'alternative vaguement esquissée d'une autre garantie que celle du pouvoir temporel pour sauvegarder l'indépendance pontificale, tout cela a donné lieu à des interprétations plus ou moins correctes, et a produit une assez vive émotion dans les cercles religieux. On s'est demandé ce que signifiait cet article du journal romain, et si l'on devait lui attribuer la portée d'une orientation nouvelle dans l'attitude du Saint-Siège. Des journaux avides de sensation ont promptement affirmé que tel était le sens de cet écrit. Des feuilles plus graves, sans aller aussi loin, ont semblé reconnaître qu'il

y avait quelque chose. C'est le mot dont s'est servi l'*Univers* par la plume de son vénérable directeur, M. Eugène Veillot.

“S'il ne faut prendre au sérieux, a-t-il dit, aucune de ces prétendues informations de hasard, il faut néanmoins admettre qu'il y a quelque chose. Une enquête est ouverte. Nous devons en parler. La communication suivante, que nous tenons d'un homme très au courant des affaires italiennes et romaines, nous y aidera.”

M. Veillot reproduit cette communication où nous lisons les lignes suivantes :

“Dans sa lettre mémorable au cardinal Rampolla, en juin 1887, Léon XIII a discrètement préparé la transition à un concept nouveau. Ce qu'il revendique, ce n'est pas le rétablissement du pouvoir temporel, c'est la liberté de Rome, cité des Papes et propriété de l'Eglise universelle. Sous quelle forme faut-il comprendre ce réveil de l'indépendance?

“Trois solutions se présentent tout d'abord à l'esprit: 1° “l'internationalisation” de la loi des garanties; 2° la cité léonine; 3° Rome, patrimoine exclusif du Saint-Siège.”

L'auteur de la communication repousse les deux premières solutions comme inacceptables. Quant à la troisième, elle lui semble admissible. Il écrit:

“Reste Rome, ville libre et municipale, sous l'autorité du Pape.

“Cette issue peut contenter, non toutes les passions, mais tous les intérêts légitimes; elle respecte toutes les libertés, garantit toutes les souverainetés.”

Après avoir publié les considérations de son collaborateur occasionnel, M. Eugène Veillot, poursuit:

“L'auteur de cette communication nous demande notre avis sur ce qu'il écarte et sur ce qu'il appuie.

“Nous n'avons pas d'avis à donner. Nous pouvons seu-

lement admettre que l'entrevue de Bologne (1) et l'article de l'*Osservatore* posent à l'Italie, ou plutôt au gouvernement italien, un point d'interrogation...

“ Si largement qu'on les interprète, ils ne vont pas plus loin que ce point d'interrogation. Que vont répondre le roi et ses ministres? Nous penchons à croire que, mis au pied du mur, ils ne répondront rien. Leur silence sera le maintien du *Statu quo*, c'est-à-dire du provisoire. Le gouvernement italien en portera toute la responsabilité et en pâtira.”

En présence des commentaires audacieux de certaines feuilles qui semblaient croire que le Saint-Siège renonçait à ses revendications, l'*Osservatore Romano* ne pouvait rester muet. Il a parlé; il a fait observer d'abord que sa responsabilité seule était en cause et que le Saint-Siège n'avait “ rien dit, absolument rien”. Et il a ajouté:

“ Ce n'est pas et ce ne peut pas être, en effet, une nouveauté pour quelqu'un que l'Eglise, c'est-à-dire le Pape, réclame le pouvoir civil non pas comme un “ but” à ses aspirations, mais bien comme un “ moyen” de garantir sa liberté et son indépendance, — ce moyen que la Providence divine elle-même lui a fourni, moyen qui a servi pendant tant de siècles, et auquel le Pape ne peut renoncer d'aucune façon, tant que la Providence ne lui fait pas voir clairement qu'elle a pourvu d'une autre manière à cette condition indispensable à l'exercice de son ministère.

“ Tout cela n'est point une doctrine nouvelle ni même une simple interprétation nouvelle. Cette doctrine est aussi vieille que les revendications papales, qui n'ont jamais eu un caractère, un sens différent de celui-là.”

L'incident est clos; mais il indique peut-être que si l'Ita-

(1) C'est-à-dire l'entrevue officielle du cardinal Svampa avec le roi d'Italie, lors de la visite de ce dernier à Bologne, ville des Romagnes, comprise autrefois dans le domaine du Saint-Siège.

lie voulait y mettre de la bonne foi et du sens politique la question de l'indépendance réelle du Saint-Siège pourrait se régler facilement.

* * *

Aux Etats-Unis, les conventions pour le choix des candidats à la présidence de la République ont eu lieu dans le cours du mois qui vient de s'écouler. La convention républicaine a été tenue à Chicago. Le 23 juin elle a choisi unanimement et au milieu d'un grand enthousiasme, MM. Roosevelt et Fairbanks comme candidats du parti républicain à la présidence et à la vice-présidence des Etats-Unis. Le choix du président actuel comme candidat pour un second terme ne faisait doute pour personne. Et celui de M. Fairbanks semblait aussi indiqué. Ce dernier est sénateur; il a représenté les Etats-Unis dans la commission internationale composée de commissaires anglais, américains et canadiens, qui a siégé à Québec et à Washington en 1898.

La convention démocratique a eu lieu à St-Louis au commencement de juillet. Le résultat n'en était pas à peu près connu d'avance, comme celui de la convention républicaine. Au contraire, on s'attendait à une lutte acharnée entre l'élément conservateur et l'élément radical du parti. M. Bryan, le tribun argentiste, devait livrer encore une grande bataille. Mais au dernier moment, l'opinion semblait prévaloir que le juge Parker, de New-York, serait assez facilement élu. Effectivement, il l'a été le 9 juillet, au premier tour de scrutin. Son choix est une victoire pour l'élément conservateur. Aussitôt après avoir reçu la nouvelle de sa nomination, il a télégraphié à la convention pour l'informer loyalement qu'il était partisan de l'étalon d'or, et qu'il ne voulait prendre personne par surprise. La convention a passé outre. Cet incident a accru

le prestige du juge Parker. L'ex-sénateur Davis a été choisi comme candidat à la vice-présidence.

Maintenant la grande campagne va commencer. Mais tout le monde convient que M. Roosevelt sera triomphalement réélu.

* * *

Au Canada, la session fédérale est entrée dans sa dernière phase. Nous croyons qu'elle sera terminée d'ici à la fin de juillet. On parle fortement des élections générales pour le mois de septembre ou pour le mois d'octobre. Nous inclinons à croire que Sir Wilfrid Laurier lui-même n'est pas fixé sur cette question.

Thomas Chapais.

Québec, 18 juillet 1904.

